



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

R. 41 39



3031712700

C. I. Z

B T b

BULLETIN
DE
L'INSTITUT ÉGYPTIEN.

—
ANNÉE 1861.
—

—
N° 6.
—

MARSEILLE.

TYP. ET LITH. BARLATIER-FEISSAT ET DEMONCHY,
Rue Venture, 49.

—
1862.



Depuis la publication de notre dernier bulletin, il s'est passé en Égypte un fait d'une haute importance, soit qu'on se place au point de vue de l'administration, soit qu'on considère la richesse de ce pays. Ce fait, tout naturel en soi, concerne l'inondation du Nil en l'année 1861. Ses effets immédiats et les conséquences extraordinaires qu'il doit avoir ont été envisagés différemment, et dans ce pays et à l'étranger. Il me sera permis d'en dire deux mots, à mon tour.

Un voyageur, tant soit peu observateur, qui parcourt la vallée du Nil, apprend bien vite à connaître le fonctionnement de l'administration actuelle de cette ancienne terre des Pharaons. Il s'aperçoit aisément que tout se résume dans la personne du Vice-Roi qui, semblable aux Bèks de l'époque des Mamelouks, dispose des biens comme de la vie des Égyptiens. Toutefois, le fils et successeur de Méhémet-Ali a fait quelques concessions aux fellahs, et, dans cette province de l'empire Ottoman, le despotisme turc est tempéré par l'influence que

le gouverneur de l'Égypte subit de la part d'une vingtaine de représentants des puissances étrangères, lesquels, il faut bien en convenir, n'ont pas toujours pour but le progrès et la civilisation.

Le rôle de l'Égypte dans les affaires de ce bas monde semble être bien secondaire ; il est de ce pays comme de ces vieillards qui ne vivent plus que de souvenirs ; et cependant, dans le linceul même de leur gloire passée, les pays du Nil auraient pu reprendre, récemment encore, quelque force de vie, si la richesse naturelle de leur sol devait leur être profitable toujours. L'Égypte aurait pu redonner à ses habitants un peu du bien-être dont ceux-ci sont privés depuis si longtemps ; elle aurait, en même-temps, gagné une certaine sympathie dans l'Europe industrielle ; et, pour cela, il n'eût même pas fallu la prévoyance de la fourmi. Il suffisait de garantir contre les inondations du Nil, ainsi que cela s'est pratiqué de tous temps depuis les époques Pharaoniques les plus reculées, les champs en culture, les récoltes et l'humble cabane du fellah.

Les bienfaits des inondations ménagées et conduites suivant la routine habituelle et consacrée sur le long parcours du Nil générateur sont reconnus. Il y a longtemps déjà qu'on a dit que l'Égypte est un présent du Nil. Mais peut-il vraiment entrer dans la tête des plus enthousiastes mêmes, et ce pays n'en manque pas, que des submersions de récoltes, des destructions de villages soient de ces chances heureuses que la population égyptienne appelle de ses vœux les plus ardents,

même au prix de l'eau dont elle a toujours si grande soif !

En 1861 on a vu les crues du Nil marcher lentement d'abord , et les eaux n'atteindre leur maximum de hauteur, dans le Delta, que vers la fin d'octobre , alors que les digues étaient déjà détrempées et minées. Cette crue aurait dépassé de quelques centimètres les plus hautes eaux ? Je suis loin de garantir cette assurance ; elle ne mérite certes pas toute confiance quand on sait quelle est son origine ; quand on sait aussi que , par suite d'économies bien mal conseillées au gouvernement égyptien, les digues du fleuve n'ont pas été réparées cette année comme cela se fait régulièrement avant chaque époque d'inondation ; quand on sait qu'en vue d'une mesquine parcimonie la surveillance des ouvrages d'irrigation , source de la fertilité de l'Égypte , a été retirée aux hommes du métier et abandonnée au bon vouloir de la population des rives du Nil. Pour qui connaît l'Égypte, cet abandon signifie négligence, et les conséquences qu'il put avoir se résument dans les désastres qui ont ravagé les pays du Nil , dans la haute mais surtout dans la basse Égypte.

Parmi les dégâts les plus sensibles des débordements de ce fleuve en 1861, il faut comprendre surtout la perte d'une partie de la récolte du coton qui se trouvait sur pied , l'altération profonde qu'il a éprouvée dans ses qualités par suite d'une immersion de la plante sous l'eau pendant un grand nombre de jours , et cela au moment même où celle-ci allait atteindre sa maturité.

Ainsi , le cultivateur de coton n'a pas seulement perdu en quantité et en qualité , il a été trompé dans ses plus légitimes espérances . A force de soins , de culture , d'arrosements et de mille autres précautions , il comptait obtenir un produit devenu précieux par sa rareté . Ainsi , au moment du grand conflit Américain , qui pèse tant sur les marchés européens de coton , le producteur égyptien se trouve privé du grand bénéfice que ces événements politiques lui eussent accidentellement donné .

Une autre perte non moins sensible occasionnée par les inondations imprévues du Nil a été celle des animaux et des ustensiles de labour que les eaux ont emportés , après avoir rompu les digues du fleuve et débordé les canaux d'irrigation . Je m'abstiendrai d'entrer dans des détails plus navrants ; je ne veux pas , quant à présent , parcourir les provinces de l'Egypte les unes après les autres , pour y compter le nombre de villages que les eaux ont enlevés en totalité ou en partie , quoique j'en puisse citer , et parmi les plus fertiles , où sur 300 villages dont elles se composaient , il n'en restait plus debout , après l'inondation , que 130 , les autres ayant été submergés ; je veux encore moins pénétrer dans l'intérieur de cette hutte si misérable déjà du fellah , pour faire assister le lecteur à la triste et pénible fuite des hommes et des animaux devant le flot grossissant du fleuve . Ce n'est plus le moment de montrer , échelonnés sur les digues et sur les points culminants du Delta , les femmes , les enfants à moitié nus , les hommes et les animaux luttant contre les eaux et contre la faim . De pareils tableaux ne se reproduisent pas , ils se refusent au coloris .

J'ai hâte, cependant, de dire que ces pénibles événements ont trouvé de l'écho dans le cœur de la colonie européenne d'Alexandrie. L'initiative d'une souscription ouverte en faveur des inondés de l'Egypte est même partie de l'Institut Egyptien. En peu de jours les consuls d'Angleterre, de Prusse et d'Autriche avaient réunis, pour nos frères africains, une assez forte somme. C'est ainsi que les représentants de ces trois grandes puissances occidentales ont donné aux populations des rives du Nil le touchant exemple de la solidarité de tous les membres de la famille humaine. Cette pensée généreuse ne pouvait rencontrer de sympathies que dans des cœurs nobles et dans les âmes honnêtes. Hélas !..... on ne le croira pas, il y a ici non seulement la race conquérante qui voit sans pitié la nudité et la sueur du peuple égyptien, celle-là du moins est dans son rôle, mais parmi les Européens aussi il se rencontre des turcs qui trouvent qu'en Egypte tout va pour le mieux ! Ces gens qui paraissent si satisfaits sont même étonnés d'entendre parler des misères du fellah ; ils s'imaginent, dans leur grandeur bercée par la vanité, eux, que les Egyptiens et tous les autres esclaves n'abordent jamais qu'avec le titre flatteur d'Excellence, ils s'imaginent que c'est là une expression de contentement et de bonheur ! Ce ne sont pas ces Excellences, ce ne sont pas les Turcs qui ont ouvert les yeux devant le spectacle navrant des villages inondés et détruits ; ce ne sont pas ces dominateurs, ces satisfaits qui ont entendu les cris de détresse et les gémissements que poussaient vers le ciel les malheureux perchés sur les

dignes. C'est que pour ces gens-là l'Égyptien est un être taillable et corvéable, insensible aux douceurs de la vie, indifférent aux bons comme aux mauvais traitements. Combien était différente, cependant, l'opinion que se formaient du peuple égyptien les grands hommes qui composaient l'expédition française de 1798 ! les publicistes philosophes de notre siècle en ont également une idée bien autre ! et tout homme de bien qui connaît l'Égypte n'a-t-il pas pour les descendants de la race pharaonique une sympathie bienveillante ?

Oui, le peuple égyptien est laborieux et sobre, qualités précieuses qui permettent de fonder sur lui des espérances réelles. Qu'on lui assure la jouissance paisible des fruits de son travail ; qu'on cultive, par l'instruction élémentaire, ses facultés intellectuelles, et qu'on développe chez lui, par l'exemple, le sens moral, et l'on aura un peuple qui appréciera le bien-être et qui en témoignera par une profonde reconnaissance.

L'Institut Égyptien ne borne pas sa mission à des vœux stériles ; ses plus constants efforts tendent vers le but même que je viens de signaler. Son concours, pour être spontané, n'est pas moins dévoué aux intérêts des populations égyptiennes qu'à ceux de l'administration du pays. La franchise et la loyauté de ses actes ne peuvent être méconnues, et ni les passions ni les intrigues ne sauraient les atteindre.

Alexandrie, 46 mars 1862.

Le Secrétaire de l'Institut Égyptien.

D^r B. SCHNEPP.

BULLETIN

DE L'INSTITUT ÉGYPTIEN.

SÉANCE DU 14 JUIN 1861.

Présidence de **M. DE CHAMBURE**, Vice-Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance se compose :

D'une lettre de **M.** le docteur Gaillardot, attaché à la Commission scientifique de **S. M.** l'Empereur Napoléon III, en Syrie, nous accusant réception de son diplôme de membre-correspondant de l'Institut Égyptien ;

D'une lettre de **MM.** Abet frères, fondateurs d'une école gratuite au Caire, en réponse à celle que nous leur avons adressée, pour engager ces philanthropes à ajouter un cours de langue copte à ceux qui sont déjà professés dans cet établissement de charité. **MM.** Abet nous font savoir que le français et l'arabe sont enseignés à côté du grec, langue de leur patrie ; mais qu'ils ne négligeront rien pour arriver à introduire aussi la langue copte dans le cadre de leur enseignement ;

L'Assemblée apprend avec une vive satisfaction que les dispositions de **MM.** Abet sont favorables au projet émané de l'Institut, et elle émet le vœu que cette négociation soit poursuivie avec activité ;

D'une lettre de M. le Vice-Président du Cercle Italien qui vient d'être créé dans notre ville, par laquelle nous apprenons que les membres résidants de l'Institut Égyptien y seront admis à titre de membres honoraires perpétuels, conformément aux statuts même de la société dont nous recevons également un exemplaire.

Sur la proposition de M. le Président, l'Assemblée décide que des remerciemens seront adressés au bureau, ainsi qu'à MM. les Membres du Cercle Italien qui nous ont accordé spontanément une faveur exceptionnelle.

La correspondance imprimée comprend :

La suite des *Annales du commerce extérieur*, n° 1323 à 1327, publiées par les soins du Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics de France ;

Une *notice historique* sur la vie et les travaux de M. Joseph Agoub, auteur des *Mélanges de littérature orientale et française*, publiés sous les auspices de M. Pougeville, par M. Henri Guys. — Une *notice biographique* de cet académicien, remerciements, etc.

Plusieurs numéros du journal l'*Isthme de Suez*, de la *Médecine contemporaine*, du *Journal Arabe de Beyrouth*, etc., etc.

M. Pereyra dépose sur le bureau, et en fait hommage à notre bibliothèque, au nom de l'auteur, M. le docteur Trompeo, ancien vice-président de l'Académie royale de Médecine de Turin, les ouvrages suivants :

- « 1° *Dei medici e degli Archiatri dei principi della R. Casa di Savoia* ; Catalogo ragionato 1857 et 1858 ;
- » 2° *Cenni sull' igiene della Gente di mare* ; Torino 1854 ;
- » 3° *Considerazioni intorno alla Convenienza ed Opportunità di un metodo uniforme d'insegnamento di studii medici in Italia, et sulla necessità di un Osservatorio Magnetico-Meteorologico in Torino*, 1860. »

M. le docteur Abbate présente deux séquestres d'os nécrosés dont l'un de la grandeur d'une pièce de cinq francs et l'autre sensiblement plus petit ; le premier est une portion de frontal, comprenant les deux tables externe et interne, et le second ne com-

prend que l'épaisseur de la table externe d'un os plat. Les deux fragments d'os ont appartenus à deux femmes arabes atteintes l'une et l'autre bien évidemment de syphilis constitutionnelle; car, sous l'influence d'un traitement mercuriel, dit-il, s'est fait d'abord le travail d'élimination, puis la cicatrisation. Notre collègue insiste surtout sur la grosseur de ces fragments qu'on rencontre, en effet, rarement aussi volumineux dans les affections syphilitiques et surtout en Égypte, puisque M. Pruner-Bey, notre collègue, pendant son séjour en Égypte n'en a rencontré que trois cas.

La parole est accordée à M. Schnepf, pour la lecture d'un travail qui a pour titre : *Des fièvres typhiques et de l'apparition du typhus exanthématique en Égypte*. L'auteur rappelle brièvement l'état actuel de nos connaissances sur la pyretologie en général; il passe en revue les travaux les plus récents sur l'étiologie, la symptomatologie et l'anatomie pathologique des fièvres typhiques dans l'Occident et en Orient; puis, après avoir défini et délimité les diverses variétés morbides qui composent le genre typhus, il insiste, avec quelques détails, sur la forme la plus légère, la synoque ou la fébricule; et, à propos des complications et transformations de cette espèce, il parle des fièvres gastriques et bilieuses si communes dans les pays chauds, de leur passage aux fièvres typhiques, ainsi que de la combinaison des formes continues avec les intermittentes. L'auteur décrit ensuite la fièvre à rechute, relapsing-fever d'Irlande et d'Écosse, à laquelle correspond, dans les pays chauds, la fièvre typhique bilieuse ou la typhoïde bilieuse; c'est la seconde variété.

Mais l'heure avancée ne permet pas de faire la lecture du travail entier; la suite sera reprise dans la prochaine séance.

M. H. de Montaut demande cependant à faire encore une simple proposition à l'Assemblée, au sujet de la prochaine exposition universelle de Londres et de l'envoi que l'Égypte pourrait y faire.

L'Assemblée, comprenant tout ce que cette proposition a d'important, désire la reprendre au commencement de la séance prochaine, à laquelle est renvoyée la communication de M. de Montaut.

Sur la proposition de M. le Secrétaire-archiviste, il est donné connaissance à l'Assemblée de la liste des candidats aux titres de membres de l'Institut Égyptien.

Elle acclame deux Ministres de *S. M. l'Empereur Napoléon III* qui, par leurs généreux concours, ont enrichi notre Bibliothèque d'excellents ouvrages.

S. Ex. M. Rouher, Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics de France, est nommé membre honoraire de l'Institut Égyptien.

S. Ex. M. Rouland, Ministre de l'Instruction publique de France, est nommé membre honoraire de l'Institut Égyptien.

Sont élus ensuite membres-correspondants :

M. le docteur Duvaine, médecin par quartier de *S. M. l'Empereur Napoléon III* ;

M. le docteur Trompeo (le Commandeur), à Turin ;

M. le docteur Godard (Ernest), membre de la Société de Biologie de Paris.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.



SÉANCE DU 28 JUIN 1861.

Présidence de M. DE CHAMBURE, Vice-Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Une lettre de sir Gardner Wilkinson qui remercie l'Institut Égyptien de l'avoir compris parmi ses membres honoraires et qui accuse réception de nos bulletins ;

Une lettre de notre collègue, M. Espinassy-Bey, qui nous adresse, au nom de l'honorable M. Clot-Bey, plusieurs numéros de la Revue des races latines, dont ce dernier collègue fait hommage à notre bibliothèque, — Remerciments ;

Un relevé comparatif de la crue des eaux du Nil, observées au Meghyas du Caire, pendant la période comprise entre les années 1850 et 1860 ; ce document nous est communiqué par M. Colucci-Bey, président de l'Intendance sanitaire d'Égypte.

M. le Secrétaire fait remarquer, à cette occasion, que plusieurs de nos collègues invoquent l'étendue des diverses inondations du Nil pendant ces dernières années. il pense donc que, dans les travaux qui doivent être publiés dans notre volume des mémoires, il serait utile que le tableau qui résume la hauteur de ces eaux, à différentes époques, fut placé dans le volume même qui va paraître.

Cette proposition est adoptée par l'Assemblée.

La correspondance se compose, en outre, de plusieurs numéros

du *Journal Arabe de Beyrouth*, du *Journal de l'Isthme de Suez*, de la *Gazette médicale*, de Constantinople, etc., etc.

M. le Secrétaire donne lecture ensuite de l'article additionnel aux statuts de l'Institut Égyptien, dont la teneur a été arrêtée dans la séance précédente et qui est aujourd'hui adopté par 21 voix ou la majorité absolue des membres résidants.

La parole est accordée à M. H. de Montaut, qui demande à faire une communication motivée, au sujet de l'Exposition universelle de Londres.

« Je ne vous rappellerai pas, Messieurs, dit notre collègue, les paroles excellentes prononcées, lors de notre dernière séance annuelle, par notre Vice-Président et par notre Secrétaire; — vous vous souvenez tous avec qu'elles heureuses expressions ils ont rendu compte de nos travaux passés, comme aussi ils ont su dire ce qu'on attendait de nos efforts futurs... C'est au nom de ce que notre Assemblée est appelée à faire pour l'Égypte, au nom de l'influence que doivent avoir nos travaux sur la civilisation, que j'ose soumettre à votre discussion une proposition importante, puisqu'elle doit prouver à tous les sentiments qui animent notre jeune Institut pour les destinées d'un pays qu'on adopte si facilement comme une seconde patrie.

« L'Exposition de Londres, continue M. de Montaut, s'ouvrira l'année prochaine. L'Égypte, comme dans les précédentes expositions européennes, y aura sa place marquée. N'appartiendrait-il pas à l'Institut de prendre une utile initiative pour préparer les éléments de l'exposition égyptienne?... Et, comment, dans ce cas, pourrait-on apporter au gouvernement un concours efficace ?

« Songeons d'abord, Messieurs, que plus encore que par nos publications imprimées, nous pouvons manifester, dans cette circonstance solennelle, l'influence de notre société sur les destinées de ce pays. Nous serions heureux de prouver d'une manière éclatante, que notre présence n'est pas inutile à l'ère civilisatrice que le Vice-Roi inaugure; il importe donc à notre honneur, que l'Égypte brille d'une manière spéciale dans cette occasion.

« Pour atteindre ce but, Messieurs, chacun de nous peut et doit, malgré ses occupations ou en raison même de ses occupations, apporter au travail commun un intelligent concours. Chaque section de notre Institut peut exécuter ou surveiller l'exécution de quelque travail utile. Qui empêcherait, par exemple, nos mathématiciens de diriger les ateliers que Son Altesse entretient avec tant de générosité, et d'en faire sortir quelques instruments de précision comme ceux dont les Arabes, au temps des Califes, apprenaient l'usage à l'Europe ? Qui peut empêcher que nos littérateurs et nos poètes, avec le concours de l'imprimerie de Boulac (qui passe pour la première imprimerie orientale du monde, parmi les bibliophiles musulmans,) ou avec le concours des habiles calligraphes d'El-Azar, envoient quelques éditions aux caractères d'or, où se trouveraient mêlés à l'alphabet arabe les signes hiéroglyphiques de l'ancienne Egypte ? Qui empêcherait nos ingénieurs d'envoyer des modèles réduits de leurs importants travaux, ponts, écluses, barrages, etc. ? Pourquoi nos agriculteurs, nos médecins, nos naturalistes, nos chimistes, n'obtiendraient-ils pas d'ici là quelques beaux échantillons des plus incontestables richesses de l'Egypte, de son règne animal et végétal, de ses minéraux curieux ? Qui empêcherait enfin, (et ici j'ose davantage élever la voix) la section des arts de diriger avec soin l'exécution de toutes sortes d'objets fabriqués, selles, armes, ceintures, poteries, broderies, orfèvreries, etc. auxquels les ouvriers intelligents du Caire sauraient rendre, guidés par quelques conseils, le goût si pur dont tant de splendides monuments attestent encore le règne, dans ce beau pays ?

« Nul, Messieurs ne peut contester, dit M. de Montaut, combien en cette mission, nos efforts pourraient être fructueux, nul ne refuserait son concours ! C'est le plus éloquent remerciement que nous puissions adresser, en face de l'Europe, à ce gouvernement éclairé qui nous protège, à ce doux et intelligent peuple qui nous a adopté en frères ! J'ose donc croire que cette première partie de ma proposition, qui me semble l'exercice d'une attribution inhérente à notre existence ici comme assemblée savante ne rencontrera pas d'objec-

tion ; c'est donc sur le second point , sur le moyen à employer pour parvenir à associer notre concours aux efforts du gouvernement que j'appellerai votre attention. Mais , j'en suis certain , les difficultés s'aplaniront par les savants conseils que nombre d'entre vous peuvent donner , et , surtout , par l'assurance , renouvelée chaque jour , du désir du gouvernement de Son Altesse de s'associer à tous les progrès.

« Cependant , si j'ose émettre mon avis personnel , dit notre collègue , il faudrait demander au gouvernement d'inviter notre Institut à former dans son sein une commission chargée de surveiller les préparatifs de l'exposition. Indépendamment du travail de conseil et d'action de cette commission , une autre invitation serait adressée par nous à chacun des membres compétents de l'Institut pour qu'il apporte son contingent à ce travail fraternel.

« Les devoirs des membres de la commission seraient délicats , nous ne l'ignorons pas , car , (j'insiste sur ce point parce qu'il est une des plus graves objections que l'on puisse faire à ma proposition), il ne s'agirait pas de substituer le goût européen à l'originalité particulière au pays , ou d'exécuter des travaux qui seraient des postiches de notre civilisation ; mais bien , tout en conservant leur caractère à tous les produits de l'industrie égyptienne , de lui tracer sa voie , à la fois sur les vieux souvenirs de ses gloires passées , et sur les progrès de l'industrie moderne. »

A cette occasion , M. Colquhoun , agent et consul général de Sa Majesté Britannique , dit qu'il peut assurer que dès l'organisation première , la Commission centrale de l'exposition prochaine de Londres a réservé déjà 2,500 pieds carrés , pour les produits de l'Egypte ; qu'il ne croit pas qu'il serait impossible d'obtenir un plus grand espace , si la proposition des objets à exposer l'exigeait. Notre honorable collègue appuie la motion de M. de Montaut qui , selon lui aura l'avantage incontestable d'apporter une régularité plus grande , une vue d'ensemble , une certaine harmonie dans les produits égyptiens , et il ne doute pas qu'en même temps les membres des diverses sections de l'Institut ne s'efforcent pour arriver à un chiffre

important d'objets à exposer , afin d'obtenir l'expression réelle des arts et de l'industrie de ce pays. Mais , continue M. Colquhoun, ce que nul autre pays ne pourra disputer à l'Egypte , ce sont les merveilleux objets de l'art ancien , dont le musée de S. A. le Vice-Roi renferme de si précieux spécimens ; et, pour dater de trois mille ans et plus , ces produits ne seront pas moins admirés par les amateurs qu'estimés et étudiés même par les hommes initiés déjà à la civilisation primitive de l'Egypte.

M. Pereyra trouve que l'intervention des hommes compétents de l'Institut , dans une question de cette nature , serait à désirer avant tout , qu'elle nous permettrait de prouver , une fois de plus , notre dévouement aux intérêts de ce pays ; mais il voudrait , avant de former une commission qui aurait mission de s'occuper du choix, des préparatifs, d'objets à exposer, que nos offres fussent accueillies par S. A. le Vice-Roi.

M. de Chambure pense qu'il y a, dans cette circonstance surtout, une question préalable à élucider et à décider ; c'est celle de savoir s'il convient à notre caractère , à notre indépendance d'intervenir dans les affaires de ce pays autrement que par des conseils officieux et quand ils sont réclamés ; que nous devons, avant tout , éviter de paraître vouloir nous immiscer dans les questions pratiques ; il ajoute que nos intentions , qui sont toujours hautement avouables , pourraient peut-être rester méconnues et que , dès lors, nous courrions risque de manquer complètement notre but.

M. Rizo ne partage pas les craintes de M. de Chambure concernant l'opportunité de faire une offre gracieuse au gouvernement égyptien ; suivant M. le Consul général de Grèce , il ne se présente peut-être jamais de circonstance dans laquelle une société ait moins à hésiter que dans la question dont il s'agit. Il croit qu'il est urgent même que l'Institut entre le plus tôt en négociation avec l'autorité compétente du pays.

M. le Président résume la question et consulte l'Assemblée sur cette première proposition : L'Institut Égyptien doit-il offrir à S. A. le Vice-Roi ses services au sujet des préparatifs nécessaires pour

composer la collection des produits du pays qui doivent figurer à l'exposition universelle de Londres ? — Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

Quant à la marche à suivre dans cette circonstance, M. le Président pense qu'il conviendrait que l'auteur de la proposition dût être chargé de formuler ses idées, dans une lettre qui serait lue dans la prochaine séance où l'on adopterait une rédaction définitive.

M. Schnepf, faisant appel aux usages à conserver dans toute société savante, croit que, dans la circonstance actuelle, il n'y a pas lieu d'hésiter à nommer une commission, et qu'il s'agit de charger quelques membres choisis dans les diverses sections de l'Institut des soins de rechercher les produits de toute nature qui pourront paraître avec distinction à l'exposition de Londres, de les signaler au gouvernement et d'en surveiller la disposition. Selon lui, on attendrait longtemps, en Egypte, que les producteurs vinssent d'eux-mêmes faire des offres ; ce genre de concours n'est pas encore entré dans l'esprit des peuples orientaux. Il n'y a ici nulle industrie qui sente l'émulation qu'excitent ces luttes pacifiques engagées entre les peuples occidentaux. N'est-ce pas à nous, Messieurs, qui sommes ici les intermédiaires naturels entre l'Occident et l'Orient, à faire des efforts pour préparer les populations de ce pays à goûter de pareils stimulants ? Mais, si les Egyptiens sont bien réellement producteurs, ce ne sera cependant que le Vice-Roi qui pourra être l'exposant. Et notre mission se réduit à nous rendre les intermédiaires entre l'autorité et les travailleurs. Toutefois, un corps constitué ne peut traiter en masse de ces sortes de négociations ; force est donc de déléguer ses pouvoirs à un petit nombre de membres qui sont initiés à toutes les ressources du pays et qui, par leur position et leurs connaissances, ne manqueraient pas d'apporter des lumières dans toutes les discussions qui surgiraient à ce sujet. M. Schnepf propose, en conséquence, de nommer une commission de cinq membres, un par section.

M. de Montaut ne comprend pas la nécessité d'instituer une commission avant de savoir si nos offres sont agréées, et il se de-

mande ce que fera cette commission si elle n'a pas mission de faire elle-même des ouvertures au gouvernement égyptien, si elle ne peut pas entrer immédiatement en négociation.

M. de Chambure ne voudrait pas voir s'introduire dans la Société des usages qui, selon lui, n'ont aucun précédent. L'Assemblée a accueilli la proposition de M. de Montaut ; une commission, formant une partie de l'Institut, ne saurait annuler ou modifier une décision arrêtée par la compagnie entière. D'ailleurs, il est ici question d'un sujet exposé par un membre résidant, un de nos propres collègues, et il ne pense pas qu'il puisse entrer dans nos habitudes de vouloir élever des commissions contre les travaux des membres, d'opposer les opinions d'une partie de la Société à celles d'une autre ! Il reconnaît, d'un autre côté, que la question dont nous nous occupons en ce moment est d'une importance moyenne, qu'il convient d'y apporter la plus grande attention. C'est pour cela qu'il maintient sa proposition.

M. Schnepf ne prétend pas qu'il faille revenir sur une question jugée, sur une décision prise, pas plus qu'il ne veuille opposer une partie des membres de l'Institut à une autre ; mais il réclame, conformément aux habitudes ordinaires de notre Compagnie, la formation d'une commission qui soit déléguée, dès aujourd'hui, pour s'occuper de tout ce qui concernera l'exposition égyptienne à Londres, dès que le vice-roi aura admis notre intervention ; il la réclame précisément pour décharger de ce soin le corps entier de l'Institut : mais il fait aussi appel à nos statuts pour soutenir les droits et les devoirs du bureau, ainsi que ceux de chacun des membres qui le composent.

M. Pereyra s'élève également contre l'idée de vouloir charger d'autres membres que ceux du bureau des soins administratifs de la Compagnie ; il rappelle, en outre, que le règlement est formel à cet égard, mais il rejette la proposition de la formation d'une commission dès aujourd'hui.

M. l'Agent et Consul général de S. M. Britannique croit devoir rappeler à l'Assemblée que la question de temps est de la plus haute

importance, qu'il ne reste pas même un an pour faire décider la production égyptienne, pour réunir les objets qui viendront de tous les points du pays, les disposer ici et les expédier ensuite à temps à une distance très-grande. Pour toutes ces raisons, il se range à l'avis de nommer une commission qui, étant munie de tous les droits et pouvoirs de l'Institut, s'occupera directement et promptement de ces questions, dès que le bureau aura obtenu la réponse du gouvernement.

M. d'Arnaud-Bey, connaissant les lenteurs inhérentes à tout ce qu'on tente dans ce pays, se range également à l'avis ci-dessus ainsi que M. de Montaut, auteur de la première proposition.

M. le Président met aux voix la proposition de nommer une commission de cinq membres, un par section, à l'effet de s'entendre avec le bureau pour examiner et conduire les préparatifs égyptiens pour l'exposition universelle de Londres.

Cette proposition est adoptée à une forte majorité. Sont nommés pour être joints au bureau et faire partie de cette Commission :

MM. Nubar-Bey, section des lettres ;

H. de Montaut, section des arts ;

Rouse, section des sciences physiques ;

Figary-Bey, section des sciences naturelles ;

Colucci-Bey, section des sciences médicales.

M. le Secrétaire croit devoir informer l'Assemblée de l'état présent de la négociation de l'Institut au sujet de la fondation d'un cours de langue copte. Il a eu plusieurs entrevues déjà avec l'un des frères Abet, fondateur de l'école grecque gratuite du Caire ; il a été convenu que ce cours sera institué, qu'il sera même rendu obligatoire pour tous ceux qui voudront suivre l'enseignement de cette école, pourvu que le gouvernement consente à traiter les biens affectés à cette école comme ceux des mosquées. Mais votre Secrétaire, tout en croyant devoir promettre à ces Messieurs le concours le plus empressé de l'Institut, a réclamé le privilège pour notre compagnie de pouvoir choisir elle-même le professeur qui devra enseigner le copte à l'école de MM. Abet. Il pense que nous devons

également réserver l'examen des élèves sortant soit pour passer dans une école du gouvernement égyptien, ou dans une université de l'Europe, soit pour obtenir un poste ou une fonction quelconque. **M. Schnepf** rappelle d'ailleurs que **MM. Abet frères** ont affecté un fonds de réserve qui est destiné à subvenir aux frais d'entretien des élèves qui seront jugés aptes à continuer leurs études dans les universités étrangères.

M. le Président remercie **M. Schnepf** de son intervention active au sujet de la création d'un cours de langue copte, et il espère que bientôt il pourra apprendre à ses collègues que nous sommes arrivés à une solution définitive.

L'heure avancée ne permettant pas d'entamer une nouvelle discussion; la séance est levée à 7 heures.

— — — — —

SÉANCE DU 12 JUILLET 1861.

Présidence de M. PENZA, Vice-Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Une lettre de M. Habib-Bey, attaché au ministère des affaires étrangères d'Égypte, qui accompagne une note qui sera lue ci-après ;

La suite des *Annales du commerce extérieur*, n° 1328 à 1336, qui se publient au ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics de France. — Remerciments ;

Un numéro du *Bulletin de la Société d'acclimatation* ;

La *Presse scientifique des Deux-Mondes*, le *Journal de l'Isthme de Suez*, plusieurs numéros du *Journal Arabe de Beyrouth*, la *Médecine contemporaine*, etc., etc.

M. le Secrétaire donne ensuite lecture de la note de M. Habib-Bey, laquelle est relative à l'état actuel de la race chevaline en Égypte. L'auteur rappelle la vaillante cavalerie des Mamelouks qui ne se servaient que de chevaux égyptiens ; ceux-ci étaient de taille moyenne en général, mais il y en avait aussi qui dépassaient la taille des chevaux de pure race, et ils étaient surtout bien proportionnés dans leur stature, d'un naturel ardent, vif et fougueux. Cette race de chevaux est presque disparue avec leurs maîtres ; on en rencontre encore à peine dans quelques tribus d'Arabes, notamment dans celle des Ha-

waris de la Haute Egypte, tribu qui est comprise entre Mellawhi et Esneh.

Le moyen que notre correspondant proposerait pour conserver et améliorer même une race d'animaux si utiles à l'agriculture, à l'armée, consisterait à former des haras où l'on élèverait des chevaux hawaris et où on les croiserait avec des étalons pur-sang. Puis il entre dans les détails pratiques de ces espèces de fondations ; il finit en réclamant le concours de l'Institut égyptien, pour arriver à faire doter son pays d'établissements propres à l'élève des chevaux.

M. Abbate fait remarquer, à cette occasion, que depuis le règne de Méhémet-Aly l'Egypte avait des baras, et même un chef vétérinaire français en avait la direction ; que si, aujourd'hui tous ces établissements n'existent plus et ne fonctionnent plus, il en reste cependant encore et, probablement, en proportion suffisante pour pourvoir à toutes les éventualités.

M. de Chambure pense que M. Habib-Bey a soulevé une question pratique d'une importance réelle, mais qu'il n'appartient pas à l'Institut Égyptien de traiter et de vouloir résoudre ; il n'est pas d'avis qu'une commission même soit nommée pour s'en occuper. Il s'agit de former des haras et de les administrer, c'est là, suivant notre collègue, une affaire de pure administration.

M. le Président consulte l'Assemblée qui décide que des remerciements seront adressés à M. Habib-Bey et que la note qu'il nous a communiquée sera conservée dans nos archives.

M. de Chambure croit devoir appeler l'attention de ses collègues sur une décision récente, prise par la Société Impériale d'acclimatation de Paris, d'après un rapport de M. Drouin-de-Lhuys, à l'effet d'élever une statue à d'Aubenton. S'associer à cette récompense, un peu tardive il est vrai, c'est honorer la mémoire d'un des savants les plus illustres et d'une des gloires les plus pures du dix-huitième siècle.

L'Assemblée accueille cette proposition avec la plus vive sympathie, elle demande quelques détails à M. le Trésorier sur l'état de la caisse, et il est décidé que l'Institut Égyptien souscrira pour une somme de 400 fr. à l'érection de ce monument.

M. Schnepf continue la lecture de son mémoire sur les fièvres typhiques; il traite, dans cette partie de son travail, de l'apparition de la fièvre exanthématique en Egypte; il rapporte deux cas qu'il lui a été donné de suivre, à peu d'intervalle l'un de l'autre, dans la ville d'Alexandrie même; puis il résume en peu de mots l'état de nos connaissances sur la fièvre typhoïde et sur la peste, la dernière des formes des fièvres typhiques qu'il admet.

Ce travail est renvoyé au Comité de publication pour paraître dans notre volume des mémoires.

M. L'Archiviste croit devoir informer l'Assemblée que, dans les dépôts des livres que S. A. le Vice-Roi a daigné accorder à la bibliothèque de l'Institut, se trouve un certain nombre d'ouvrages classiques, à exemplaires multiples, qui, ne pouvant servir aux personnes qui fréquentent notre bibliothèque, deviennent un embarras et encombrement bien réellement notre collection. Il a été convenu entre les membres du bureau qu'on offrirait au gouvernement égyptien les livres élémentaires et qu'on les délivrerait aux directeurs des diverses écoles publiques qui en feraient la demande par l'intermédiaire du Ministre des affaires étrangères. Avis en a été donné à Son Excellence Zoulphicar-Pacha qui, de son côté, vient également d'ordonner que les revues et journaux que reçoit son département soient envoyés à notre bibliothèque; celle-ci se trouvera donc ainsi être une véritable bibliothèque nationale.

M. le Secrétaire ajoute, à cette occasion, que les ordres du Ministre des affaires étrangères ont déjà reçu un commencement d'exécution, et il dépose sur le bureau un numéro de la *Revue des Deux-Mondes* qu'il vient de recevoir au nom de Son Excellence M. Zoulphikar-Pacha. Il serait d'avis que, dès à présent, la salle de lecture de la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie fut ouverte aux travailleurs certains jours de la semaine. Il est tout naturel que, quant aux membres de l'Institut, ils peuvent actuellement déjà puiser dans notre bibliothèque et dans notre collection naissante.

M. Pereyra nous informe, en outre, qu'il reste encore quelques milliers de volumes au Caire qui vont nous arriver sous peu; il

pense qu'il n'y a lieu de s'occuper du règlement relatif à la bibliothèque qu'alors que toutes nos richesses seront constituées, enregistrées et classées.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.



SÉANCE DU 26 JUILLET 1861.

Présidence de M. DE CHAMBURE, Vice-Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Une lettre de notre collègue, M. Espinassy-Bey, qui nous informe qu'il se décide à rester en France, et que, suivant nos statuts, il demande que son titre de membre résidant soit changé en celui de membre correspondant de l'Institut Egyptien — Accordé ;

Une lettre de la librairie Didier, de Paris, nous annonçant que la Direction de la *Revue archéologique* ne peut faire d'exception aux conditions ordinaires d'abonnement à cette publication en faveur d'aucune société.

M. le Secrétaire fait remarquer, à cette occasion, qu'il n'est pas question, dans cette lettre, des conditions d'acquisition de la collection complète de cette publication, quoique cependant la demande en ait été faite ; il faut croire que la librairie n'en a pas de disponible. M. le Secrétaire pense, d'ailleurs, qu'avant de faire de semblables achats, il faudrait se procurer les principaux ouvrages des Arabes, ceux des historiens principalement qui ont été traduits et publiés par de Sacy, M. J. Reinaud, M. Jomard-Bey, etc.

M. Pereyra croit que ces ouvrages se trouveront parmi les livres que nous attendons encore du Caire, et qui, par ordre de S. A. le Vice-Roi, doivent être déposés dans notre Bibliothèque ; il est

d'avis de n'acheter de livres qu'alors que nous serons en possession de tous ces livres.

M. le Secrétaire dépose sur le bureau plusieurs numéros des *Annales du Commerce extérieur*, publiées par le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics de France ; plusieurs numéros de la *Presse scientifique des Deux-Mondes*, etc. — Remerciments.

M. le Secrétaire informe ensuite l'Assemblée qu'il a vu dernièrement une pierre qui passe pour être élastique. C'est un grès qui paraît provenir de l'Abyssinie, et auquel on avait attaché une certaine valeur. M. Schniepp, qui fait passer sous les yeux de l'Assemblée un fragment de cette pierre, a constaté, tout d'abord, que celle-ci n'était pas élastique mais simplement flexible ; que, examinée à la lampe, cette pierre, qui est d'un rose pâle, serait composée, en grande partie, de grains de silice agglutinés dans un ciment de nature terreuse ; il y a aussi quelques parcelles de mica. L'acide sulfurique, versé par gouttes sur un petit fragment de ce grès, ne produit pas d'effervescence ; il n'y a donc pas de carbonate dans ce ciment. Ne pouvant pousser plus loin ses investigations, M. le Secrétaire s'est empressé de remettre un morceau de cette pierre à M. le professeur Gastinel, avec prière d'en faire une analyse qualitative au moins. Voici les résultats auxquels est arrivé notre savant collègue : « Je connaissais, dit M. Gastinel, cette « pierre prétendue élastique ; il y a longtemps qu'elle passait pour « une rareté. Ce n'est pas autre chose qu'un grès flexible et non « pas élastique, minéral assez commun dans la nature, ainsi que « les autres variétés de grès. On le rencontre principalement dans « les terrains houillers. L'état de flexibilité qu'il possède provient « non point d'un ciment organique, ou bien d'un ciment à base de « bitume fossile, ou de caoutchouc minéral, qui agrégerait les « grains quartzeux, ainsi qu'on l'a prétendu, ni d'un ciment argi- « leux ou alumineux, mais bien d'un ciment siliceux qui, à l'état « gélatineux et sous l'influence d'une forte pression, a agglutiné « lentement une masse de grains quartzeux, pour former un grès

« n'ayant que très-peu de cohésion, restant flexible et friable. Pour
« m'en convaincre, je n'ai eu qu'à réduire en poudre fine une por-
« tion de ce grès et à la faire sécher un peu, pour chasser l'eau qui
« entre dans sa composition, et enfin, à en calciner une portion
« exactement pesée à une balance de précision. Après la calcina-
« tion, le poids de la matière n'a présenté aucun changement
« appréciable. Evidemment, s'il y avait eu là un ciment carburé,
« la perte de poids en aurait indiqué la présence.

« Un autre essai, qui confirme pleinement mon assertion, c'est
« un traitement à l'éther bouillant que j'ai fait subir à une quantité
« bien pesée de ce grès pulvérisé et desséché. Or, l'éther étant un
« bon dissolvant des carbures d'hydrogène aurait nécessairement
« dissous un ciment carburé, si celui-ci avait existé. Hé bien !
« non-seulement l'évaporation de l'éther n'a laissé aucun résidu
« appréciable, mais encore le grès lui-même, pesé après le traite-
« ment, n'a présenté aucune différence de poids. Voilà donc deux
« essais concluants qui excluent, d'une manière absolue, l'hypo-
« thèse de la présence d'un ciment carburé dans le grès en ques-
« tion pour expliquer sa flexibilité. »

« Quant à un ciment argileux, l'alumine, qui en constitue tou-
« jours la base, n'a pu être décelée ni au chalumeau, en présence
« d'un sel de cobalt, ni par aucun réactif des sels d'alumine,
« après avoir traité le grès par l'acide chloro-azotique (eau régale).

« L'examen physique m'y a fait voir, à l'aide d'une bonne loupe,
« quelques rares parcelles de mica, ainsi qu'on l'observe dans plu-
« sieurs variétés de grès.

« Quant aux caractères chimiques de ce grès, ils se résument dans
les faits ci-après :

« 1° Chauffé au rouge blanc, dans un creuset, avec de la potasse
« caustique, le produit, dissous dans l'eau distillée, et traité par
« l'acide chlorhydrique, a donné lieu à la formation d'un dépôt
« abondant de silice, à l'état gélatineux.

« 2° Ce grès, traité à chaud par l'acide chloro-azotique, la dissolu-
« tion évaporée à siccité, puis le résidu repris par l'eau distillée

« bouillante , a fourni une liqueur qui, traitée par le ferro-cyanure
« jaune de potassium , a présenté une couleur bleue indiquant la
« présence du fer ;

« 3° La même liqueur traitée par le sulfo-cyanure de potassium
s'est colorée en rouge , ce qui confirme la présence du fer ;

« 4° Par le sulphydrate d'ammoniaque , précipité noir de sulfure
« de fer ;

« 5° Par l'ammoniaque , léger dépôt d'oxide de fer ;

« 6° Par la potasse caustique, même réaction , précipité insoluble
« dans un excès de réactif ;

7° Par le phosphate de soude ammoniacal , légers flocons blancs
« indiquant la présence de la magnésie ;

8° Les autres agents chimiques n'ont produit aucune réaction.

« Il résulte de cette analyse que la pierre en question est une
« variété de grès , appelée grès flexible , dont la composition est la
« suivante »

Silice

Oxide de fer.

« de magnésium.

Eau.

M. Magdaly Mustapha se rappelle avoir vu des grès roses flexi-
bles qui provenaient de l'Amérique.

A propos du passage de la lettre de M. Gastinel, qui parle de la
couleur verte que les eaux du Nil prennent au moment de la crue
de ce fleuve, époque que notre collègue semble attendre encore cette
année. M. d'Arnaud-Bey fait observer que déjà les premières crues
du Nil sont faites ; qu'elles ont été peu considérables , en effet , jus-
qu'à présent, mais qu'il lui a été facile de constater la coloration des
eaux du Nil , pendant les vingt premiers jours du mois de juillet ;
qu'il a même rendu témoin de ce fait votre Secrétaire.

M. Schnepf annonce à ses collègues qu'il s'occupe , en effet , de
l'étude physique et microscopique des eaux du Nil et qu'il se pro-
pose d'en faire le sujet d'une communication ultérieure.

M. le docteur Abbate a la parole pour la lecture d'un travail sur

l'ophthalmie d'Egypte et sa prétendue spécificité. L'auteur résume en peu de mots les travaux qui ont été entrepris sur cette maladie. Pour lui, celle-ci rentre dans la classe des conjonctivités purulentes ; il combat l'opinion de ceux qui admettent la contagion et , en cela, il se base sur des expériences directes qu'il a faites en portant du pus de l'ophthalmie sur l'œil sain d'animaux sans jamais avoir pu constater un seul cas de transmission ; il a même appliqué des linges imbibés de pus sur les yeux sains de l'homme, sans avoir communiqué l'ophthalmie directement à un homme sain, si ce n'est que le pus de la conjonctivité catarrhale, purulente, agissant d'une manière traumatique ou mécanique irrite, enflamme l'œil, dit-il , et alors il se produit une conjonctivité , en Egypte , comme dans les autres pays , quand la constitution de l'individu s'y prête. Toutefois, M. Abbate croit à l'influence de la lumière vive, de l'humidité de l'air sur la production de l'ophthalmie en Egypte , il ne peut pas davantage constater de différence entre les symptômes de cette ophthalmie et ceux des ophthalmies des autres pays. Les granulations se rencontrent, à la suite des unes comme des autres, et avec des caractères qui ne permettent pas de les différencier. Encore , le traitement de l'ophthalmie et des granulations consécutives ne diffère pas en Egypte des indications qu'on suit en Europe. Tous ces points sont traités avec une érudition solide , et ils sont appuyés de faits nombreux qu'un séjour d'une quinzaine d'années dans les pays du Nil leur a fourni.

M. Schnepf a suivi la lecture de M. Abbate avec une attention bien soutenue , mais il n'a pas toujours saisi toute la partie de ce travail écrit en italien ; il le regrette d'autant plus que , désirant adresser quelques questions à son savant collègue , il va peut-être l'exposer à quelques répétitions qu'il est d'ailleurs difficile d'éviter dans des réunions polyglottes comme sont les nôtres. Il voudrait savoir quelle est la définition de M. Abbate du mot ophthalmie qui lui semble être une expression vague , surtout aujourd'hui que l'organopathie est mieux connue et mieux définie ; c'est un terme qui , dans le travail que M. Abbate vient de lire , ne devrait

plus paraître, puisque ne représentant plus pour lui de lésion particulière propre et exclusive à l'Égypte, cette maladie n'est qu'une conjonctivité oculo-palpébrale, avec ou sans complications.

Quant à l'étiologie, M. Schnepf ne croit pas sans valeur absolue l'opinion de ceux qui soutiennent que l'ophthalmie d'Égypte est contagieuse sous certaines influences climatiques et avec des dispositions individuelles. Il connaît bien les expériences tentées par Makensie pour inoculer la maladie dans l'œil sain ; il ne recuse pas les faits négatifs que M. Abbate a pu enregistrer ; mais, d'abord, de ce que le pus de l'ophthalmie égyptienne ne communique pas cette maladie de l'homme aux animaux, cela ne prouve nullement que la contagion ne puisse avoir lieu entre les êtres de même espèce. Que n'avons-nous pas fait pour transmettre la syphilis, la blennorrhagie de l'homme aux animaux sans jamais avoir pu réussir encore d'une manière incontestable. Ensuite, tous les faits négatifs de M. Mackensie et ceux de notre collègue, ne prouvent absolument rien contre la contagion observée par Cunier et d'autres ophthalmologistes belges et allemands. M. Pivinger n'a-t-il pas eu recours aux inoculations de la conjonctivité purulente pour guérir le panaris ? Et, ne voyons-nous pas journellement, dans ce pays, l'ophthalmie entrer dans les familles par l'intermédiaire d'un enfant dont un œil a été infecté d'abord au contact d'autres enfants malades, puis gagner l'autre œil et se propager de même parmi tous les membres de la famille. Ces exemples sont assez fréquents ici pour que tous nos confrères aient pu en rencontrer dans leurs pratiques privées. Il n'est pas très-rare non plus de voir des individus atteints de granulation seulement communiquer une ophthalmie aiguë.

A ce sujet, M. Schnepf demande à son collègue, M. Abbate, si les deux variétés de granulations ne lui paraissent pas être propres à certaines constitutions lymphatiques seulement, et si la vésiculeuse n'est pas plus fréquente chez les sujets affaiblis, détériorés que chez les individus qui, d'ordinaire, jouissent d'une bonne santé. Il croit, d'ailleurs, que les ophthalmies purulentes ont moins

de fréquence et de gravité depuis ces dernières années, et il se demande où il en faut chercher la cause.

M. Abbate répond qu'il a classé l'ophtalmie d'Égypte parmi les conjonctivités sans se préoccuper des doctrines, qu'il a conservé cependant le 1^{er} terme comme étant reçu, et qu'il ne pouvait entrer dans ses vues de faire des innovations ; qu'en décrivant l'ophtalmie purulente de ce pays, il a surtout eu l'intention de prouver qu'elle ne diffère pas de celles qu'on observe sporadiquement ou épidémiquement en Belgique, en France, etc. ; que, là où les praticiens ont admis une infection contagieuse, il n'y a, selon lui, qu'une cause irritante et inflammatoire coïncidant avec une prédisposition particulière ; que la transmission de la maladie parmi les différents membres d'une même famille peut trouver une explication dans les conditions identiques dans lesquelles ils vivent ; ils subissent les mêmes agents et sont sous la même influence. — Pour M. Abbate, les vésicules peuvent se trouver avec les granulations seulement, tandis que celles-ci tapissent les muqueuses palpébrales, celles-là envahissent de préférence la conjonctive oculaire, mais il n'admet pas de différence entre les unes et les autres.

Pour M. Abbate également les ophtalmies sont moins graves et moins communes aujourd'hui qu'il y a une dizaine d'années seulement, et cela lui semble tenir aux conditions d'existence des habitants de ce pays et à leurs rapports plus fréquents avec les Européens.

Sur la proposition de M. le Président, l'Assemblée décide que le mémoire de M. Abbate sera renvoyé au Comité de publication, pour paraître dans notre 1^{er} volume des mémoires.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.



SÉANCE DU 9 AOUT 1861.

Présidence de M. DE CHAMBURE, Vice-Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Une lettre de M. Maunier, agronome de Thèbes, qui nous informe qu'il a reçu la graine de pavot rouge que nous avons obtenue de notre collègue, M. Aubergier, de Clermont-Ferrand, pour en essayer la culture dans la Thébaïde même. M. Maunier nous annonce qu'il a, de son côté, demandé de la graine de pavot à Bombay et au Bengale; qu'il vient de recevoir des envois et qu'il attend le moment favorable, fin septembre, pour ensemençer ces trois variétés de plantes somnifères. Il nous promet de suivre toutes les phases que présenteront ces végétaux, depuis leur germination jusqu'à leur fructification, de nous adresser le relevé de son journal ainsi que des échantillons de ses produits.

La correspondance imprimée se compose d'un numéro du *Bulletin de la Société Impériale d'acclimatation*, d'un numéro de la *Presse scientifique des Deux Mondes*, du *journal de l'Isthme de Suez*, du *Journal Arabe de Beyrouth*, etc., etc.

La parole est à M. Schnepf pour la communication d'un mémoire sur la coloration verte des eaux du Nil, au commencement de la

crue de ce fleuve. L'auteur cite d'abord l'opinion des voyageurs anciens et modernes sur l'époque et la cause la plus probable de ces accroissements qui s'annoncent déjà, fin février, vers le 40^{me} degré de latitude nord, qui deviennent sensibles à Karthoum, dans le mois de mars, à la fin de mai seulement, dans son cours inférieur aux cataractes, et, un mois plus tard encore, dans la Basse Égypte. C'est précisément au moment où les eaux sont les plus basses qu'elles changent de coloration; de claires et limpides qu'elles étaient, elles deviennent troubles et terreuses d'abord; puis, à mesure qu'elles augmentent, elles deviennent vert sombre, olivâtre et vert choux, se troublent d'avantage; alors la surface du Nil prend l'aspect d'un véritable champ de terre labourée. Ces transformations successives de couleur ne durent qu'un petit nombre de jours, et c'est faute d'être prévenu à temps qu'on voit s'échapper l'occasion de pouvoir les suivre pas à pas. Cette année les eaux du Nil ont grossi tard et lentement et le changement de coloration n'a été sensible dans le Delta que vers les premiers jours du mois de juillet. C'est le 6 de ce mois qu'une bouteille d'eau recueillie à l'Atfeh, dit M. Schnepf, a présenté, d'une manière évidente, une teinte louche, verdâtre, tenant en suspension des parcelles floconneuses d'un vert plus prononcé, qui finissent par surnager en formant une couche de vert-pomme tirant un peu sur le jaune; mais, par le repos, il se dépose en même-temps une couche de matière brunâtre, olivâtre un tirant un peu sur la couleur de la Sépia.

Examinée à un grossissement de 600 fois, la matière vert-pomme se présente sous l'aspect de disques aplatis, nummulaires granités, d'une couleur vert-olivâtre, tirant parfois sur le jaune; ces disques sont plus ou moins rapprochés les uns des autres, mais ils sont évidemment indépendants, isolés; ils sont régulièrement arrondis, tapissés de corpuscules amorphes, opaques et brunâtres, qui donnent aux disques leur aspect granité. En faisant réagir sur ces amas de cellules de l'alcool rectifié ou de l'éther, on y développe une magnifique coloration de vert émeraude, et, en épuisant, à l'aide de ces

agents, la coloration verte, on voit le disque perdre ses noyaux corpusculaires, devenir transparent et revêtir la forme hexagonale, en tout semblable à la cellule végétale élémentaire.

En traitant de la même manière le dépôt brun terreux de cette eau, on le trouve d'une coloration brunâtre de feuille morte; il est composé de débris de cellules hexagonales, de cellules tubulaires et d'amas de corpuscules amorphes, isolés ou agglomérés autour de ces cellules. Par l'alcool, on y développe encore un peu de coloration de vert émeraude; l'éther en change la couleur en celle de jaune clair, tirant légèrement sur le vert. Il s'y trouve des infusoires, surtout des monades colorées également en vert.

L'eau, ainsi débarrassée de la matière qui surnage et de celle qui se dépose, est louche, et d'une teinte légèrement verdâtre, contenant des débris de cellules hexagonales, des corpuscules amorphes, qui se comportent, comme il est dit ci-dessus, avec l'alcool et l'éther.

En examinant journellement ces trois couches distinctes, on voit la matière vert-pomme pâlir, les cellules se déformer et se détruire, les corpuscules amorphes gagner le fond du vase et perdre la faculté de se colorer en vert émeraude, l'eau devenir plus transparente et le dépôt s'approcher davantage de l'humus par sa couleur et par la composition des éléments végétaux, tandis que les infusoires s'y montrent en plus forte proportion.

L'auteur suit ces mêmes transformations dans les eaux qu'il puise tous les trois jours dans le Nil et dans le canal du Mahmoudieh; il trouve, dans ce canal, les débris végétaux constamment plus avancés en décomposition que dans le fleuve lui-même; et, ni le filtre de l'établissement de M. Cordier, composé de gravier et de sable, ni même celui de nos vases en terre poreuse, ne peuvent enlever toutes les traces de débris végétaux que renferment les eaux du Nil à cette époque de leur crue.

Le 20 juillet, l'eau des bassins de la place d'Alexandrie avait une couleur vert-choux bien marquée, renfermant des cellules hexagonales en faible proportion et presque pas de disques granités, de rares corpuscules qui, par l'action de l'alcool et de l'éther, ne changent

plus de coloration, et le dépôt de ces eaux forme un humus brunâtre.

Enfin, les eaux du Nil présentent, le 28 juillet, cette couleur terreuse, d'un brun verdâtre, tirant sur le chamois-clair, que chacun leur connaît à l'époque de la grande croissance, contenant des matières argileuses, limoneuses en plus forte proportion; les débris des végétaux ne renferment plus que des cellules déformées, des corpuscules amorphes isolés, d'un brun jaunâtre que, ni l'alcool ni l'éther ne ramènent plus au vert, ni même au jaune. Par le repos, ces matières terreuses et ces substances végétales se déposent en constituant une véritable couche de limon, tandis que l'eau devient limpide, transparente et incolore. De toutes ces investigations l'auteur croit devoir conclure que la coloration verdâtre des eaux du Nil, à l'époque de la première crue du fleuve, doit être rapportée à la chlorophylle, ou la coloration verte des plantes; que, dans la basse Egypte, du moins, les eaux du Nil ne charient que des débris de cellules élémentaires de végétaux imprégnés de corpuscules amorphes; que, par l'intermédiaire de l'eau et sous l'action d'agents, tels que l'alcool et l'éther, la coloration verte est enlevée aux corpuscules amorphes, et la cellule élémentaire se dessine nettement; que ces corpuscules, perdent, peu-à-peu, leur faculté d'abandonner à l'eau, à l'alcool et à l'éther, une couleur verte, qu'à cet état d'épuisement, leur forme et leur volume ne sont pas modifiés, que la matière colorante verte des eaux du Nil, comme la chlorophylle, suivant les plus grandes autorités en botanique, serait une partie distincte du corpuscule amorphe des cellules végétales, quoiqu'unie intimement à ces noyaux primordiaux dont la base, ou le substratum serait une molécule protéiforme, ou bien une petite masse cireuse, suivant les recherches les plus modernes de quelques chimistes.

En terminant cette communication, l'auteur invoque le témoignage de faits historiques pour prouver la bonté des eaux du Nil; il réfute également cette croyance populaire qui a cours en Egypte, et d'après laquelle les eaux seraient cause de ces éruptions vabeoleuses avec des sudamina, et suivies de desquamation qui affligent, chaque année,

les habitants de ce pays, surtout les nouveaux venus, à l'époque des hautes eaux. Suivant lui, ces affections incommodes seraient une conséquence des fortes chaleurs de l'été qui accélèrent les fonctions de la peau, sans que celle-ci ait une évaporation suffisamment prompte.

M. le docteur Abbate a voyagé sur le haut Nil et sur le fleuve Blanc, il lui a été possible de voir par lui-même le changement de couleur que les eaux subissent chaque année à l'époque des crues; il a remarqué, ainsi que M. Arnaud-Bey et les autres voyageurs, que, dans les régions élevées, où le cours du fleuve est très ralenti, les bords et les parties basses baignées par ces eaux, sont couvertes d'une grande quantité de plantes herbacées aquatiques; il pense que ce sont ces végétaux cellulaires qui sont entraînés par les hautes eaux et que ce sont eux qui colorent celles-ci en vert. Mais, suivant notre collègue, ces phénomènes qui s'opèrent dans les régions supérieures du Nil, doivent aussi se reproduire sur tout le parcours du fleuve. Ce seraient donc des végétaux nés dans chacune de ces régions qui donneraient la coloration verte aux eaux du Nil, et non pas seulement ceux qui bordent les rives du fleuve Blanc. Comme preuve de ce qu'il avance, M. Abbate cite le phénomène qu'il a pu observer au niveau des cataractes où, dit notre collègue, l'eau n'est pas verte; aux époques des crues du Nil, au moment même où, cependant, elle présente cette modification de couleur au-dessus et, peu après, au-dessous des cataractes.

Quant aux conséquences fâcheuses que le peuple égyptien attribue à l'usage des eaux du Nil au moment de sa crue, M. Abbate se range à l'avis énoncé par son collègue; il croit que les éruptions cutanées, connues sous le nom de Hamoun-el-Nil, avec toutes leurs variétés, doivent être rapportées à l'action de l'air et à l'influence des saisons.

M. H. de Montaut se demande comment il peut être facile de concilier ces deux faits, admis par tous les voyageurs qui ont parcouru le Nil, savoir : croissance, marche plus rapide, par conséquent, des eaux du fleuve et apparition plus grande de végétaux

aquatiques. Si l'opinion de M. Abbate était basée sur des faits, il faudrait, de toute nécessité, que la coloration verte des eaux du Nil coïncidât avec l'époque de la décroissance, ou le ralentissement du cours du fleuve, ce que nul observateur n'a encore proclamé.

M. d'Arnaud-Bey dit, qu'en effet, au niveau des cataractes, les eaux du Nil paraissent moins colorées, dans toutes les saisons de l'année, mais que cela dépend de la rapidité du cours du fleuve et du mouvement considérable qui agite les eaux dans ces passages plus ou moins rétrécis. La coloration verte, au contraire, ne se montre qu'avec les crues et même quand celles-ci ne sont encore que partielles. C'est ainsi que, l'année dernière, il s'est fait une crue de 15 centimètres dans la journée du 20 mai; avec l'augmentation de la rapidité du cours s'est opérée également une légère modification dans la coloration des eaux, phénomènes qui ont à peine durés quelques jours et qui coïncidaient avec les dernières averses des pluies tropicales.

M. Schnepf ne croit devoir opposer aux argumentations précédentes que les faits qu'il a pu constater et qu'il a consignés dans son travail. Pour admettre que les eaux du Nil doivent leur coloration verte à des plantes aquatiques qu'elles entraînent à toute espèce de hanteur, il faudrait prouver, d'abord, que ces plantes existent, au-dessous comme au-dessus des cataractes; il faudrait établir, par des descriptions précises, les caractères botaniques des végétaux qui proviennent du haut Nil, des régions équatoriales et de ceux qui appartiennent au Soudan, à la Nubie et à l'Égypte; il faudrait faire connaître les marais qui les engendrent dans la Thébaïde, comme on connaît ceux que notre collègue, M. d'Arnaud-Bey, a rencontrés, à partir du 10° ou du 8° degré de latitude nord; il faudrait venir nous montrer, à l'époque où les eaux sont colorées en vert, que ce changement de coloration est dû à la présence de plantes et non pas à de véritables débris de végétaux, à une espèce de macération, dans laquelle on ne trouve plus que des cellules élémentaires et les corpuscules amorphes de la chlorophylle, comme il croit l'avoir démontré suffisamment.

M. H. de Montaut fait passer sous les yeux de l'Assemblée quelques dessins dans lesquels il reproduit, avec une grande habileté, plusieurs cérémonies religieuses et des scènes de la vie intime du peuple musulman du Caire. Notre collègue se propose de résumer ainsi, en une douzaine de tableaux polychrômes, les traits principaux qui caractérisent les mœurs orientales.

L'heure avancée nous force de clore la séance à 6 heures 1/2.



SÉANCE DU 20 SEPTEMBRE 1861.

Présidence de M. MARLETTE.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Une lettre de S. Exc. M. Rouher, Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics de France, qui accuse réception de son brevet de Membre honoraire de l'Institut Egyptien ;

Une semblable lettre de S. Exc. M. Rouland, Ministre de l'Instruction publique et des Cultes de France, qui accuse également réception de son diplôme de Membre honoraire de l'Institut Egyptien ;

Une lettre pareille de M. le docteur Trompeo, de Turin, qui accuse réception de son diplôme de membre correspondant de l'Institut Egyptien ;

Une lettre de M. le comte d'Esprémenil, Secrétaire général de la Société Impériale d'acclimatation de Paris, qui remercie l'Institut Egyptien de la part que celui-ci a pris à la souscription pour l'érection d'une statue à Daubenton ;

Une lettre de notre Président honoraire, M. Jomard-Bey, qui veut bien nous promettre de prendre connaissance des travaux qui devront composer notre premier volume des Mémoires et d'y faire une introduction.

A propos de cette publication, M. le Président informe l'Assem-

blée des difficultés qu'il y aura à faire corriger les épreuves à Paris même par des tierces personnes ; outre que c'est-là une besogne assez peu agréable pour ceux qui y sont véritablement intéressés, c'est un soin que, selon lui, on ne saurait trop laisser à l'auteur lui-même. La chose ici ne serait pas aussi difficile qu'on se l'imagine, sans doute ; pour ceux des auteurs qui habitent l'Égypte on ferait venir les épreuves sous bande, par la poste, à bien peu de frais, et les travaux de ceux seulement qui habitent Paris seraient revus dans cette ville.

M. de Chambure se range d'autant plus volontiers à l'avis émis par notre honorable Président, qu'il croit que l'auteur seul est à même de revoir un travail auquel il peut d'ailleurs avoir à faire des modifications qu'il n'aperçoit souvent qu'après l'impression et dont il est le meilleur juge ; il est, en même temps, aussi seul responsable.

M. le Secrétaire croit devoir informer l'Assemblée que des Orientalistes de premier ordre nous ont déjà gracieusement offert leur concours, dans cette circonstance, et que, sous ce rapport, les auteurs des Mémoires écrits en langues sémitiques pourraient être assurés que leurs travaux seraient revus avec autant de soin que ceux composés dans les idiomes européens ; mais il partage néanmoins l'opinion que vient d'émettre M. Mariette.

L'Assemblée consultée déclare qu'il convient d'inviter MM. Firmin Didot à envoyer les épreuves des Mémoires à leurs auteurs respectifs, en les faisant passer par le secrétariat de l'Institut Égyptien.

La correspondance imprimée se compose de la suite des *Annales du Commerce extérieur*, de 1342 à 1347, publiées par les soins du Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics de France ; le *Bulletin de la Société Impériale zoologique d'acclimatation*, à Paris, numéro du mois d'août ; plusieurs numéros du *Journal arabe de Beyrouth* ; un *Rapport à S. A. le Vice-Roi d'Égypte, sur l'éclipse totale du Soleil*, observée à Dougolah, le 18 juillet 1860, par notre collègue M. Mahmoud-Bey.

M. Mariette nous donne ensuite lecture d'un *Mémoire* de M. Deveria, membre correspondant de l'Institut Egyptien et conservateur-adjoint au Louvre. Ce travail a pour titre : « *Monument biographique de Bakenkhonson, grand-prêtre d'Ammon et architecte principal de Thèbes, contemporain de Moïse, conservé à la glyptothèque de Munich* » Le sujet de ce travail est une statue représentant ce grand-prêtre et fournissant aux égyptologues des inscriptions hiéroglyphiques qui leur donnent un précieux résumé de la biographie de ce personnage. L'auteur rappelle qu'il est redevable de ce document scientifique à M. Mallet, le premier qui ait compris l'intérêt qui se rattache à ce monument.

M. Mariette interrompt à plusieurs reprises sa lecture pour entrer dans des considérations relatives aux monuments historiques de l'Egypte que l'auteur invoque dans son travail. En terminant cette importante communication, il propose à l'Assemblée d'adresser des remerciements à M. Deveria et d'envoyer son *Mémoire* au Comité de publication.

M. Schnepf a été frappé d'entendre, par la communication de M. Deveria, que les archéologues semblent admettre, comme un fait qui aurait cours dans la science, la longévité des anciens Egyptiens ; quand à lui, il ne connaît aucun document qui autoriserait à professer une pareille croyance. Il se demande, par conséquent, si la lecture des hiéroglyphes a dévoilé des faits qui permettent d'en déduire que la vie humaine était d'une durée plus longue parmi les Egyptiens que parmi les autres peuples de l'antiquité. La statistique moderne tend à prouver, au contraire, que la vie moyenne se prolonge en raison de l'accroissement de la somme de bien-être dont jouissent les nations, et ce principe se justifie dans notre XIX^e siècle. Les Egyptiens, vivant dans la dépendance depuis des milliers d'années, ont cessé depuis longtemps d'être un peuple heureux comme nous l'entendons ; et, de ce que le pays des Pharaons nourrissait autrefois 7 millions d'habitants, tandis qu'aujourd'hui il entretient à peine la moitié de ce nombre, l'orateur ne saurait conclure logiquement que la vie moyenne s'y prolonge davantage.

M. Mariette ne connaît pas trop de preuves de la longévité des anciens Egyptiens ; et quoique, dans les *Stelles funéraires*, il soit fait mention, assez communément, de personnages qui auraient vécu de longues années, il n'y a dans cette détermination rien de plus précis que dans celles d'aujourd'hui ; il ne possède, du reste, nul document qui lui permette de soutenir que les Egyptiens vivaient plus longtemps que les autres peuples de l'antiquité.

L'Assemblée consultée adopte les propositions émises par M. le Président, et le Mémoire de M. Deveria sera envoyé au Comité de publication pour être inséré dans notre 1^{er} volume des Mémoires.

M. Mariette rappelle succinctement les principaux travaux de M. Chabas, dont les écrits sur l'archéologie égyptienne lui donnent des droits sérieux au titre de membre de l'Institut Egyptien. Il en est de même, suivant l'honorable Président, de M. Mallet, un des amateurs les plus distingués en fait d'archéologie et pour lequel M. Mariette sollicite, comme pour M. Chabas, le titre de Membre honoraire de l'Institut Egyptien.

Cette proposition est appuyée par M. de Chambure, et, conformément aux réglemens, les noms de MM. Chabas et Mallet sont portés sur la liste des candidats.

M. Rizo, Consul général de Grèce, propose de porter également sur la liste des candidats au titre de Membre correspondant de l'Institut Egyptien, M. Demetrius Daniel-Oglou, d'Attalia, en Pamphlie, auteur de plusieurs ouvrages sur cette importante partie de l'Asie-Mineure.

Cette proposition est appuyée par M. Dikeos.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures.



SÉANCE DU 18 OCTOBRE 1861.

Présidence de M. MARIETTE.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté après quelques observations.

La correspondance se compose :

D'une lettre de M. le Docteur Sarel, membre de la Société Impériale de médecine de Constantinople qui accuse réception de son diplôme de membre correspondant de l'Institut Egyptien ;

D'une lettre de M. Daniel Oglou, de Pamphilie qui, nous adresse, à l'appui de sa candidature, les publications suivantes, qu'il a faites en langue grecque : 1° *Descriptions des ruines de mon pays* ; 2° Traduction de l'anglais en turc de *Robinson Crusoe* ; 3° *Des Précurseurs de la Révolution grecque* ; 4° *Etat des Chrétiens de l'Asie-Mineure pendant la Révolution grecque* ;

D'une lettre de M. le docteur Desmartis, de Bordeaux, qui se porte candidat à une place de membre correspondant de l'Institut Egyptien, et qui nous adresse, à l'appui de sa candidature, plusieurs opuscules qu'il a composés sur les traitements de la métrorhée ; sur les épidémies qui ont sévi dans le département de la Dordogne, en 1859 ; sur les prophylaxies ; sur l'hypnotisme et sur les logements des classes pauvres.

La correspondance imprimée comprend : la suite des *Annales du Commerce extérieur*, publiées par le Ministère de l'agriculture ,

du Commerce et des Travaux publics de France ; une note de M. le vicomte de Rougé , membre de l'Institut de France , sur les principaux résultats des fouilles de M. Mariette , exécutées en Egypte , par les ordres de S. A. le Vice-Roi ; un opuscule de M. Chabas , sur les cèdres dans les hiéroglyphes, extrait de la *Revue Archéologique* ; la *Presse scientifique des deux mondes* ; la *Gazette médicale d'Orient* ; le *Journal de l'Isthme de Suez* ; le *Journal Arabe de Beyrouth*, etc. etc. etc.

A propos d'une expression du procès-verbal ayant trait au degré de prospérité du peuple égyptien , dans les temps modernes , M. Mariette, tout en reconnaissant , avec M. Schnepf, que l'Egypte est moins peuplée aujourd'hui que sous les dynasties pharaoniques , a de la peine à admettre cependant que l'infériorité de la proportion des habitants de ce pays , par rapport à d'autres, soit une conséquence de l'état de misère et de dépendance dans lequel vit le moderne égyptien. Le savant égyptologue s'attache à démontrer que le fellah, sur le sort duquel s'appitoient tant de philanthropes , loin d'être aussi malheureux qu'on le suppose est, au contraire, le peuple le plus heureux de la terre , travaillant quant cela lui plaît et trouvant toujours autour de lui , presque sans labeur, de quoi contenter ses besoins , lesquels sont extrêmement bornés. Et , continue M. Mariette, nous aurions beau vouloir combler le fellah de tous les éléments qui constituent le bonheur des peuples occidentaux , il les repousserait , préférant sa vie calme et placide à nos incessantes préoccupations d'une existence qui ne nous satisfait jamais complètement.

C'est une chose bien singulière , dit l'orateur, que l'opinion que les occidentaux professent en général sur ce pays et sur ses habitants, et, à cette occasion, il demande à l'Assemblée de vouloir bien lui accorder quelques moments d'attention pour dire un mot des inondations qui , selon lui , auraient été singulièrement exagérées ; dans quel but ? Il ne le sait et ne cherche pas non plus à le savoir. Il vient de parcourir les provinces du Delta , depuis le Caire jusqu'à Alexandrie ; il a constaté une vaste mer d'inondation ; il a vu

même quelques villages dans l'eau , mais ce sont les plus humbles hameaux qui, construits dans les parties basses, contrairement aux principes et aux règles qui président à l'édification des centres d'habitation, dans ce pays sont ordinairement abandonnés chaque année à l'époque des crues du Nil , pour des points plus élevés, et où les habitants ne reviennent qu'après que les eaux se sont retirées. L'inondation de ces localités n'est donc ni un grand accident ni même un véritable mal ; car, ajoute M. Mariette, les parties qui sont aujourd'hui sous l'eau fécondante du Nil rapporteront des récoltes plus nombreuses et plus abondantes. Ce que les habitants du bord de la Loire ou du Rhône considéreraient comme un grand malheur , et à juste raison , est un bienfait pour le cultivateur égyptien. Cela est tellement vrai , suivant notre collègue , qu'il a entendu bien des fellahs , dans son récent voyage à travers le Delta , remercier Dieu, dans leurs prières publiques, du bienfait qu'il vient de leur accorder.

M. Mariette ne nie pas non plus qu'il y ait eu sur plusieurs points des ruptures des digues du fleuve, que des habitations et des villages aient été submergés, qu'un grand nombre d'animaux domestiques ait péri, mais il soutient que l'inondation n'a pas causé la mort d'un seul habitant du Delta ; que les crues se faisant lentement et les eaux étant calmes, les Egyptiens ne se laissent pas surprendre par elles ; qu'ils ont l'habitude de se retirer avec leurs familles, leur bestiaux et leurs récoltes, sur les lieux élevés où ils attendent le retrait des eaux pour venir déposer dans le nouveau sol leurs semences d'automne ; que tout cela se renouvelant chaque année ces gens ont appris de tout temps, à se pourvoir contre la faim.

M. D'Arnaud-Bey connaît les Egyptiens de longue date ; il connaît aussi les ressources nombreuses que ceux-ci trouvent dans leurs pays ; il sait que leur genre de vie a pour base une excessive sobriété et que, la charité privée y aidant, ils se tirent d'affaire dans les années les plus mauvaises ; mais tout cela ne peut pas faire cependant que cette année il n'y ait pas eu un nombre assez considérable de villages submergés , par suite des ruptures multiples des digues du Nil ; qu'il n'y ait pas eu des désastres immédiats, des pertes de

récoltes, des pertes de bestiaux et des troupeaux qu'iferont, en outre, défaut pour les travaux de l'agriculture. Ces restrictions faites, M. d'Arnaud-Bey est tout disposé à admettre, avec M. Mariette, que ceux des fellahs qui n'ont pas des pertes à déplorer cette année sont fort heureux d'avoir eu leurs terres largement inondées. Cette satisfaction lui paraît donc aussi relative que le bonheur dont il vient d'être question ; et il est convaincu que celui-ci serait bien moins souvent troublé, s'il y avait moins de corvées en Egypte.

Il semblerait que l'allocution de M. Mariette voulût condamner le progrès, dit M. Pereyra, qui croit le peuple égyptien non moins perfectible que tout autre ; il trouve que le fellah a bien des choses à désirer dont la privation, tant au physique qu'au moral, lui est plus sensible qu'on ne veut le penser.

M. de Chambure trouve que le bonheur d'ici-bas répond, en général, à une idée bien vague qui diffère d'un peuple à l'autre tout autant que d'un individu à un autre individu. Il aurait voulu que M. Mariette définît ce qu'il entend par le plus ou moins grand bonheur de l'Égyptien, avant de le discuter et de le comparer surtout avec celui des peuples civilisés comme il l'a fait. Suivant l'orateur, la perfectibilité de l'homme n'a pas de limites, pour ainsi dire ; l'histoire des temps passés est là pour le prouver ; l'esprit humain s'agit sans cesse et enfante prodiges sur prodiges. Chacun sait que le bien-être matériel est bien distinct des jouissances intellectuelles, mais, dit-il, l'union de l'un et de l'autre doit entrer dans l'étendue de l'expression de bonheur.

Suivant M. Schnepf, la discussion à laquelle a donné lieu cette proposition, admise d'ailleurs en économie sociale, que les populations s'accroissent en raison de leur bien-être, de leurs satisfactions physiques et de leur contentement moral, a été étendue au de là du champ dans lequel l'avait enfermé M. le Secrétaire par les termes mêmes du procès-verbal. M. Mariette, dit-il, a pris à tâche de prouver, chose bien difficile, que le peuple égyptien est heureux ; qu'il l'est autrement que nous, et que, même pût-il avoir une plus grande somme de jouissances, il n'en voudrait pas, ce peuple béat !

Comment se fait-il donc, demande M. Schnepf, que l'ouvrier égyptien qui s'initie à nos industries modernes et qui parvient à doubler, à tripler et à quintupler même son salaire, comment se fait-il que celui-là se procure, dès-lors, une meilleure et plus substantielle alimentation ? Comment se fait-il qu'il sente, dès-lors, le besoin de transformer sa hutte pour loger moins misérablement sa famille ? comment se fait-il que cet homme qu'on nous dépeint comme ayant des goûts si bornés et si voisin de la brute, éprouve la plus vive satisfaction à sortir de ses haillons et à désertir ses guénilles, quand il vit dans notre domesticité, pour se couvrir de vêtements, non plus seulement dans le but de cacher sa nudité, mais surtout pour satisfaire ses caprices ?

Mais qu'est-ce d'ailleurs, dit M. Schnepf, que ce bonheur du fellah sur lequel M. Mariette a cru devoir faire ici quelques révélations ? Elles auraient été plus complètes, ces révélations, si notre savant collègue n'avait pas omis de faire entrer aussi en ligne de compte le travail forcé, les corvées dont il connaît tout l'odieux, lui, mieux que n'importe quel autre membre de cette Assemblée. Si, après ces aveux mêmes, il maintient encore que le peuple égyptien jouit de tout le bonheur qu'il soit susceptible de goûter, parce qu'il trouve toujours sous ces pas, si ce n'est du blé, au moins du doura ou du maïs, des fruits ou des herbes à manger, ce bonheur là, dit M. Schnepf, est celui qui répond aux instincts de l'animal, et Volney, qui l'avait entendu vanter déjà par certains voyageurs, l'avait défini le bonheur de l'automate ; ce bonheur, ce n'est pas celui que rêve une population quelconque.

M. Grégoire a parcouru *récemment* aussi la basse Égypte et les localités qu'il connaît depuis longtemps ; mais il ne peut pas s'empêcher de convenir qu'il y a eu des désastres sérieux causés par la dernière inondation du Nil ; que la misère des cultivateurs qui en ont souffert est grande, mais qu'une compensation s'offre déjà actuellement à ces maux par suite de la cherté exceptionnelle que quelques-uns des produits du sol égyptien ont acquise dans ces derniers temps, il pense également qu'une année fertile viendra

réparer beaucoup de pertes faites. Il ne veut pas, du reste, s'appesantir sur l'expression de bonheur lancée dans cette discussion ; mais il n'hésite pas à déclarer cependant que, d'une manière générale, le peuple égyptien est plus heureux aujourd'hui qu'il y a 10 ou 12 ans seulement, et ce bonheur consiste, suivant lui, en ce que le fellah est moins nu qu'alors, en ce qu'il se nourrit moins mal qu'autrefois ; en ce que sa figure est moins hâve et son teint moins hâlé qu'à l'époque où il parle ; mais, ajoute M. Grégoire, ne lui reste-t-il plus rien à désirer ? n'a-t-il rien à envier ? cela ne ferait même pas l'éloge du peuple égyptien. Et, à cet égard, M. Grégoire ne partage pas l'opinion de notre honorable Président,

M. Dikeos croit devoir rappeler, cependant, des faits qui tendent à prouver que l'Égyptien accorde, en effet, une médiocre importance au bien-être dont nous jouissons nous-mêmes. Il a vu souvent des domestiques arabes quitter leur position dans de bonnes familles et retourner dans leurs champs, parce que notre genre de vie ne leur convenait pas, et qu'ils préféreraient leur misère et leur indépendance au milieu des leurs, à l'aisance qu'ils avaient dans la société européenne.

M. Mariette cite plusieurs faits de ce genre qu'il pourrait multiplier à l'infini ; mais, probablement, dit-il, sans espoir de ramener ses collègues à l'opinion qu'il croit pouvoir professer relativement au sort actuel du peuple égyptien.

M. Schnepf ne conteste nullement la véracité des faits isolés qui viennent de se produire ici, mais il croit devoir faire observer à ses collègues que se sont là des exemples qui prouvent que le peuple égyptien aime et recherche sa liberté et qu'il sait se suffire.

M. de Chambure, pensant qu'il y aurait quelque intérêt à ne pas laisser tomber la discussion très-importante qui vient d'être soulevée, demande qu'elle soit portée à l'ordre du jour dans les séances prochaines et que la parole lui soit réservée.

Cette proposition est appuyée par la majorité et adoptée par l'Assemblée.

L'ordre du jour appelle ensuite une communication de M. Schnepf, mais l'heure avancée la fait ajourner à une séance prochaine.

L'Assemblée se forme en comité d'élection et choisit sur la liste des candidats :

MM. M.-F. CHABAS, de Châlons ;

Alph. MALLET, de Paris ;

KOENIG, Consul général de Prusse, en Égypte, qui sont reçus, à la majorité des suffrages, membres honoraires de l'Institut Égyptien.

M. Daniel Oglou, de Pamphylie, est élu membre correspondant de l'Institut Égyptien.

M. Nicolas de Kanikof, proposé par **MM. Lagouski et Schnepf**, comme membre de l'Institut Égyptien, est porté sur la liste des candidats.

La séance est levée à 5 heures 1/2.



SÉANCE DU 15 NOVEMBRE 1861.

Présidence de M. SIDNEY SCHMITT SAUNDERS.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté,

La correspondance manuscrite comprend :

Une lettre de M. Kœnig, Consul général de Prusse, en Égypte, qui accuse réception de son brevet de membre honoraire de l'Institut Égyptien ;

Une lettre de notre honorable collègue, M. Figari-Bey, qui nous annonce qu'il a entrepris des expériences à l'aide du blé de momies, et qu'il se propose de nous faire part prochainement des résultats auxquels il a été conduit.

Une lettre de M. le professeur Tischendorf, de Leipzig, qui croit devoir entretenir l'Institut Égyptien de la notice qu'il a jointe à un manuscrit Copte sur lequel M. Kabis nous a donné quelques renseignements, dans la séance du 11 janvier dernier, tendant à nous démontrer que la traduction qu'il en a faite, pour l'usage d'un ami, n'était pas destinée à la publication, surtout dans la forme qu'elle est parue, sans explication ni commentaire. Dans cette séance, M. Kabis a fait observer, dit M. Tischendorf, qu'il ne m'avait pas même vu. . . . Cependant, le fait est que le vendeur du manuscrit m'a cédé la traduction sur laquelle est écrit en toutes lettres : « Mario

« Kabis, copto, nativo del Cairo, tradusse da un manuscritto tebano, « 1859, » et qu'il y a ajouté les observations ultérieures de M. Kabis. Je ne pouvais pas croire que ce serait faire tort à M. Kabis que de publier quelques épreuves de cette traduction, pour donner une idée du contenu du manuscrit. Quant à l'assertion relative au dialecte, j'ai eu tort de me servir d'une expression qui a fait supposer que M. Kabis me l'avait faite directement; mais je suis bien aise qu'il la confirme en quelque sorte. J'ai aussi fait remarquer que l'ordre des feuilles établi par M. Kabis ne me paraissait pas tout-à-fait juste, en y ajoutant ma raison. M. Kabis ne l'approuve pas, il se peut bien que je me sois trompé. Enfin, si j'avais su que M. Kabis se trouvait au Caire ou à Alexandrie lors de mon séjour dans ces villes, je n'aurais pas manqué, dit M. Tischendorf, de le consulter personnellement sur toute l'affaire. Comme il y a si peu de connaisseurs de cette littérature, il fera très bien de donner au public savant toutes les observations résultant de son examen du manuscrit en question, elles nous intéressent vivement.

M. Kabis ne croit pas devoir insister davantage sur cette affaire; il regrette cependant de ne pas avoir sous les yeux tout le texte pour pouvoir entrer dans quelques considérations relatives au dialecte saïdique dans lequel est écrit ce manuscrit.

La correspondance imprimée se compose de la suite des *Annales du commerce extérieur*, publiées par les soins du Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics de France; de la *Presse scientifique des deux Mondes*; du *Journal de l'Isthme de Suez*, de la *Gazette médicale d'Orient*, de la *Médecine contemporaine*, du *Journal Arabe de Beyrouth*; etc.

La parole est ensuite accordée à M. Grégoire pour la lecture d'un mémoire qui a pour titre : *De la culture du Coton en Égypte*. — HISTORIQUE — ETAT ACTUEL — AVENIR. — Après avoir rappelé tout l'intérêt qui s'attache aujourd'hui à cet important produit, l'auteur retrace succinctement les phases par lesquelles a passé la culture du coton en Égypte, depuis son introduction par Jumel; puis, dans un chapitre bien détaillé, il envisage l'état actuel de cette question,

a subdivisant, par rapport à la culture, à la constitution du sol, à l'assolement, à la préparation des terres, au choix de la graine, aux mois dans lesquels il convient de faire l'ensemencement, à la qualité du coton cultivé, ou qu'on pourrait cultiver en Égypte, et il discute aussi les prix de revient. Dans la troisième partie de son travail, M. Grégoire passe en revue les *desiderata* de cette sérieuse question, ce qu'il comprend sous l'expression d'avenir. Il pense que le gouvernement et le pays ont beaucoup à attendre du barrage du Nil, auquel ont été consacré déjà des sommes énormes et dont l'achèvement n'occasionnerait plus que des dépenses insignifiantes. L'auteur discute les différents systèmes préconisés, quant à la culture du coton, la plus avantageuse, pour l'Égypte. Il voudrait, entre autres choses, la création d'une ferme école où seraient perfectionnés les instruments aratoires et où l'on ferait des essais pour améliorer les procédés de culture suivis jusqu'ici dans le pays, et où l'on s'occuperait aussi de l'introduction en Égypte de variétés qui y sont restées étrangères jusqu'à ce jour.

M. le Président, se faisant l'interprète de l'Assemblée, remercie M. Grégoire de son intéressante communication qui touche si intimement à une haute question d'actualité.

M. Abbate croit que ce qui fait le plus défaut dans la culture du coton en Égypte, c'est l'intervention de la main-d'œuvre, laquelle, en outre, est mal dirigée, et, encore plus souvent, détournée par les corvées publiques. Il lui semble que l'organisation du travail serait surtout de première nécessité dans ce pays, et que le coton en profiterait aussi bien que les céréales qui en forment toujours le plus important de ses produits.

M. Schnepf considère la question soulevée et traitée avec tant d'autorité par M. Grégoire comme étant capitale pour l'Égypte, au bien-être de laquelle l'Institut tend à concourir autant qu'il est en son pouvoir de le faire; il serait d'avis qu'il fut donné suite à une communication de cette importance pour notre patrie d'adoption, dit-il; s'il est vrai que jusqu'ici le blé a obtenu la préférence parmi les cultures de la vallée du Nil, c'est que cette céréale s'obtient sans

nette fatigue, pour ainsi dire; on se contente de répandre la semence sur la terre quand les eaux se sont retirées, et, dès lors, on n'a plus à l'entourer d'aucuns soins, à l'exception d'un arrosage ou deux, jusqu'au moment de la moisson. Mais ce produit n'est ni excellent, ni même passable; il fournit la qualité la plus inférieure des blés cultivés. N'y aurait-il donc pas un très-grand avantage pour ce pays et ses cultivateurs à substituer à une partie de ce produit inférieur une récolte qui, il est vrai, exige un peu plus de soins, mais qui donne aussi des résultats infiniment plus satisfaisants? Ce sont là tout autant de questions que le travail de M. Grégoire pose et qu'il se propose même de résoudre. M. Schnepf pense qu'il conviendrait de charger une commission d'étudier toutes les parties concernant la culture du coton en Egypte, et d'envoyer, dès à présent, le Mémoire de notre collègue au Comité de publication. Cette proposition est mise aux voix par M. le Président et adoptée. Sont nommés pour faire partie de cette commission :

MM. KOENIG-BEY;

H. THURBURN;

FIGARI-BEY;

D'ARNAUD-BEY;

GRÉGOIRE, *Rapporteur*.

M. Estienne a la parole pour la présentation d'une pièce pathologique, qui est un calcul urinaire, extrait, par la taille périnéale, de la vessie d'un Arabe d'environ 40 ans. En nous faisant remarquer combien *la pierre* est commune dans le cadre nosologique de l'Egypte, notre collègue passe rapidement sur l'opération et les difficultés que celle-ci lui a présentées; il insiste seulement sur la forme insolite que ce calcul offre, et qui, au moment de l'opération, a failli lui faire admettre l'existence de deux calculs. En effet, cette pièce pathologique n'a pas cette forme ovoïde qu'on trouve si habituellement aux calculs, mais bien celle de deux cônes irréguliers, tronqués et réunis par la surface de leur troncature; chacun a le volume d'une grosse noix et leur surface est couverte de mamelons saillants et lisses; l'aspect du calcul est d'un brun sale, mais les couches

concentriques sont plutôt brunâtres. Ce calcul était d'autant plus difficile à extraire que, lors du passage de la première moitié par la plaie d'incision, qui formait vraiment boutonnière, la partie rétrécie a été pincée, et il a fallu exercer un grand effort de traction pour faire passer la seconde moitié.

Ce calcul paraît formé, en grande partie, d'acide urique et d'urates.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures.



SÉANCE DU 30 NOVEMBRE 1861.

Présidence de M. PEREYRA.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance se compose :

D'une lettre de M. Daniel Oglou, de Pamphylie, qui accuse réception de son diplôme de membre - correspondant de l'Institut Égyptien ;

D'une lettre de M. Figari-Bey, avec laquelle notre honorable collègue nous transmet deux rapports qui seront communiqués à l'Assemblée dans cette séance même ;

D'une lettre de M. le docteur Bourgeois, d'Étampes, qui nous adresse un exemplaire de son traité de la pustule maligne et qui sollicite le titre de membre-correspondant de l'Institut Égyptien. M. le Secrétaire fait ensuite ressortir le mérite et le caractère d'honorabilité de M. le docteur Bourgeois, dont il recommande la candidature à l'Assemblée. M. D'Arnaud-Bey appuie la proposition de M. Schnepf, et le nom de M. le docteur Bourgeois, d'Étampes, est porté sur la liste des candidats au titre de membre-correspondant de l'Institut Égyptien ;

D'une lettre de M. Rolland, de notre ville, qui nous transmet, au nom de M. Florian-Pharaon, ancien interprète de l'armée française d'Afrique, un exemplaire du *Vocabulaire Français-Arabe* que ce linguiste a composé pour servir plus spécialement aux

médecins, aux vétérinaires, aux sages-femmes, aux pharmaciens et aux herboristes. Sur la proposition de M. le Secrétaire, appuyée par M. Pereyra, le nom de M. Florian-Pharaon est porté sur la liste des candidats au titre de membre-correspondant de l'Institut Égyptien.

M. Pereyra dépose sur le bureau, au nom de l'auteur, M. Hip. Topin, professeur de littérature française à Pise, ancien professeur de l'Université Française, plusieurs opuscules sur des études comparatives entre les langues et littératures italiennes et allemandes, dont la critique est basée sur les poèmes de Klopstock et du Dante. M. Pereyra propose de porter le nom de M. Topin sur la liste des candidats, au titre de membre-correspondant. M. Abbate appuie la candidature de M. Topin.

M. le Secrétaire dépose ensuite sur le bureau plusieurs journaux et publications périodiques, parmi lesquels se trouvent *la Gazette médicale d'Orient*, *le Bulletin mensuel de la Société Impériale d'acclimatation de Paris*; plusieurs numéros du *Journal Arabe de Beyrouth*, etc., etc.

M. le Secrétaire donne lecture d'une note adressée à l'Institut Égyptien, par M. Figari-Bey, dans laquelle notre savant collègue rappelle les expériences qu'il a faites sur plusieurs échantillons de blés trouvés dans des sarcophages de momies égyptiennes.

La première série d'expériences se rapporte à du blé que M. Schnepf a recueilli lui-même dans la haute Égypte, d'une urne que M. Prisse d'Avennes a trouvée dans un tombeau de Medinet-Abou. La quantité que M. Figari-Bey a eu à expérimenter est de 60 grammes. Ce blé offre deux variétés; ce sont les mêmes qu'aujourd'hui encore on cultive dans la moyenne et dans la haute Égypte; (il s'y trouve même quelques grains d'orge); mais ce qui est bien remarquable, c'est la présence dans ce blé de plusieurs grains de raisin et même d'une petite quantité de sémences de la *Sesbania Egyptiaca*. Chaque espèce de graine de ce mélange conserve sa forme et son développement particulier et naturel, sans aucune altération; seulement la couleur extérieure et intérieure

des grains a changé; elle est d'un rouge-fauve ayant la teinte d'une graine enfumée et l'odeur d'une substance empyreumatique, comme la créosote.

La pesanteur de ce blé est presque conservée à l'état actuel, puisque le poids d'un grain est de 0^r, 030, cinq pèsent 0^r, 225; quinze, 0,700, et 25 ont le poids précis de 1,0 gramme. Ce blé, soumis à la trituration, oppose quelque résistance avant de se rompre et il n'est pas bien friable, mais il est très-farineux; la couleur de sa farine est moins brune que celle de son enveloppe extérieure; à la mastication, il donne une saveur d'un amer bitumineux et jaunit la salive; jeté sur des charbons ardents, il exhale une odeur légère mais piquante; il brûle avec flamme répandant une fumée épaisse et blanche, ayant une odeur de matière animale et en même-temps une odeur de fibre végétale qui brûle. Le charbon qui en est le résidu est parfaitement noir luisant, très-léger, fade et passe avec une grande difficulté à l'état de cendre scorifiée d'un gris-blanchâtre. Le même blé, réduit en farine, continue M. Figari-Bey, et soumis à l'action du feu s'enflamme, s'enfle, forme une pâte boursoufflée et laisse une scorie charbonneuse très-noire. J'ai fendu, dit notre collègue, divers grains de ce froment, et, les ayant examinés à l'aide du microscope, j'ai reconnu l'ensemble du périsperme farineux qui n'a pas souffert d'autres altérations que celle d'avoir acquis une couleur rouge-fauve; les cellules amylacées ont éprouvé, dans leur ensemble, une certaine transformation, cependant sans rupture de leurs parois. La partie embryonnaire est parfaitement intacte, mais elle est d'une couleur plus sombre encore que le reste du périsperme.

Le blé semé dans la terre humide, sous la pression ordinaire et à la température de 25° centigrades, s'amollit, s'enfle très-peu dans les quatre premiers jours, mais le septième jour il a été trouvé enflé d'une manière plus sensible, et il était même macéré et en voie de décomposition, sans pour cela avoir manifesté nullement des phénomènes de germination; le neuvième jour, il était tout à fait tombé dans un état de destruction.

Une autre quantité de ce même blé a été essayée par la macération, dans l'eau pure ordinaire, à la température de 25° centigrades et dans un vase clos. M. Figari-Bey a vu que la cinquième partie des grains nageaient sur l'eau; celle-ci acquit bientôt une teinte jaune sombre; le troisième jour, le blé était macéré, tout à fait enflé et fendillé, donnant une pâte pareuchymateuse, formée de beaucoup d'utricules dessociés, semi-transparents, jaunâtres, présentant des formes et des volumes irréguliers, et donnant, à froid, une matière soluble, de consistance mucilagineuse; par l'élévation de la température et l'ébullition se séparent, du liquide jaune, de petits flocons blanchâtres d'allumine végétale. Le liquide bleuit avec la teinture d'Iodé, ce qui y indique la présence de l'amidon qui n'a pas été altéré par le temps. Le même liquide, traité par l'azotate d'argent, produit un précipité blanchâtre qui fait reconnaître la présence de quelques atômes de chlorure de sodium, probablement absorbés par les matières momifiantes. Abandonné avec son contenu dans une armoire pendant quelques jours, le vase a présenté sur sa surface une légère moisissure cendrée filamenteuse, sans que la matière contenue dans le vase ait manifesté aucune odeur particulière.

Dès les premiers jours de la macération, M. Figari-Bey observait que l'embryon, au lieu d'acquérir une impulsion de mouvement organique, s'amolissait et passait à l'état de décomposition visqueuse. Il se trouvait réellement dans les grains de ce blé ancien à l'état de mort réelle.

Dans une seconde série d'expériences, M. Figari-Bey traite du blé reçu de M. le docteur Clot-Bey, de Marseille, lequel l'a extrait lui-même de l'intérieur d'un sarcophage en pierre (*grünstein*), qui renfermait une momie égyptienne de l'époque grecque.

La quantité que je possédais de ce blé ne s'élevait qu'à 32 grammes; il formait, dit-il, trois variétés comparables à celles dont on se sert toujours dans la culture de la basse et de la moyenne Egypte. Il y avait aussi quelques grains d'orge. On remarque que ces semences n'ont rien perdu de leur forme et n'ont pas éprouvé d'altération dans leur volume.

Ils sont différents seulement du blé frais parce qu'ils ont acquis une teinte jaune-orange, comme si les grains avaient été enfumés. Aussi avaient-ils pris une odeur légèrement bitumineuse. Dur sous l'action de la trituration, ce blé donne un produit un peu résineux et farineux. Mâché entre les dents, ce blé manifeste un goût à peine amer, un peu bitumineux et il jaunit la salive; jeté sur les charbons ardents, il brûle avec flamme, répandant une odeur d'abord légèrement animale, ammoniacale; ensuite une fumée blanchâtre plus intense, d'une odeur végétale et un peu *empyreumatique*; le charbon est noir, parfaitement luisant, très-léger, comme la scorie, fade; il est bien difficile d'obtenir de la cendre.

Ce froment, semé dans la terre humide, à la température de 25° centigrades et sous la pression ordinaire de l'air, se macère au lieu de germer, c'est-à-dire les grains s'enflent, se fendillent, comme lorsqu'on fait bouillir le froment dans l'eau.

Il sort de l'enveloppe du périsperme une matière molle, composée de beaucoup de petites cellules utriculaires, demi-transparentes, environnées d'une matière mucilagineuse blanche, qui coagule en présence de l'alcool et par la température, ce qui prouve aussi la présence de la gomme et de l'albumine végétale. Il se colore en bleu avec la teinture d'Iode, ce qui y indique même l'existence de l'amidon inaltéré.

Du reste, tous les phénomènes ont été les mêmes que ceux signalés ci-dessus.

Une troisième série d'expériences a été faite sur l'orge trouvée dans l'intérieur d'un sarcophage d'une momie égyptienne, par M. Mariette, directeur du Musée des Antiquités égyptiennes et notre honorable Président.

Notre savant collègue a fait pour l'orge comme il est indiqué ci-dessus pour le blé; mais l'expérience n'a conduit à aucun phénomène germinatif; au contraire, dès le troisième jour de la macération dans l'eau, tous les grains étaient décomposés et réduits en une matière rouge-sombre et inerte.

Dans l'orge aussi l'amidon s'est conservé.

M. Grégoire fait observer, à l'occasion de cette lecture, combien ces expériences, toutes négatives qu'elles soient, ont de l'importance au point de vue du commerce et de la culture du blé. Chacun sait, dit-il, le retentissement qu'a eu en Europe le prétendu fait de germination des blés de momie; chacun connaît les merveilles de ces épis si gros et si bien germés que ces graines auraient formés et qui surpassaient les produits de la Beauce, d'Odessa et de l'Amérique; chacun a entendu parler du fameux blé de Rouillard, qui aurait été engendré par ces blés de momies. Nous pensions bien, dit M. Grégoire, qu'il devait y avoir là-dessous une mystification, une fraude, et les expériences de notre collègue nous confirment encore davantage dans cette croyance.

M. le Secrétaire donne ensuite lecture d'une autre note de M. Figari-Bey, dans laquelle notre savant collègue traite de l'arrêt de développement des blés égyptiens.

Pour ce qui concerne la mauvaise qualité des blés, dit M. Figari-Bey, dans la vallée Nilotique, soit par suite du défaut de nutrition, soit par manque d'engrais du terrain, je serais tenté d'y voir un désordre physiologique végétal, produit par certains météores chauds et secs, chargés d'électricité, qui se montrent sur divers points de la vallée cultivée de l'Égypte, dans les mois d'avril et de mai, alors précisément que le blé est presque arrivé à sa maturité. A mon avis, l'influence de ces météores, surtout quand ils agissent avec une certaine intensité, altère et retarde les fonctions organiques de la végétation annuelle; les graines n'arrivent pas à l'état parfait et, quoiqu'elles ne perdent pas la qualité germinative, elles produisent des plantes qui ne sont pas assez développées; de là résulte que, par exemple, le blé sera tout au plus de seconde qualité.

La forte élévation de la température sèche, résultant d'un courant d'air brûlant qui débouche des vallées transversales du désert, dans la direction de S.-O. ou de S.-E. (le *khamsin* en arabe), influe sur la plante alors qu'elle est encore dans sa croissance; elle provoque l'arrêt subit du développement et amoindrit sa force vitale,

en exhalant de la plante l'humidité qui est son aliment naturel. Le végétal, par conséquent, reste exposé à une excessive chaleur, d'autant plus nuisible que celle-ci ne peut être compensée par l'humidité que les racines de la plante ne trouvent plus dans le sol desséché lui-même.

Il ressort de l'ensemble de toutes ces considérations, que la jeune plante est réduite à un état pathologique, que ses fonctions se relâchent sensiblement, qu'elle élabore mal le suc nourricier nécessaire à la formation de ses épis et que son chaume dessèche trop vite, au grand préjudice du fruit.

Quelquefois, la jeune plante s'éteint au moment même du météore; elle reste noire, presque carbonisée. Cela arrive particulièrement, dans le brûlant désert, à quelques petites plantes que l'électricité du météore dépouille de l'eau, élément si nécessaire à leur végétation; c'est pour cela qu'on n'en trouve plus que le carbone qui en faisait la base.

M. Abbate demande si l'opinion de M. Figari-Bey se base sur des faits d'expériences ou d'observations dûments et régulièrement constatés, ou bien si cette note n'a été inspirée à notre collègue que par des considérations théoriques? Dans cette dernière supposition, dit-il, c'est facile à comprendre, il y a bien d'autres vues sous lesquelles cette question pourrait être examinée, et, dès lors, on arriverait à opposer systèmes à systèmes; tandis que la science, dans notre XIX^e siècle, exige des faits comme base de toute interprétation. Attendons donc les faits, conclut M. Abbate.

M. Grégoire rappelle à l'Assemblée la communication qu'il a faite à l'Institut, il y quelques mois, sur le blé retraits, travail dans lequel il attribuait l'arrêt de développement à l'influence du Khamsin, agissant comme vent chaud et sec sur le blé au moment où la graine se trouve encore à l'état pulpeux. Il croit que cet effet de dépérissement tient principalement à la grande sécheresse, et, à cette occasion, il invoque le témoignage des savants de l'expédition française qui ont déjà reconnu que le blé d'Orient devenait surtout plus beau et plus pesant dans les années de grandes inondations. En effet, cette céréale

est semée jusqu'en janvier et récoltée déjà en mai, dans la Basse Egypte, et plus tôt encore sur le haut Nil; il s'en suit qu'elle n'a qu'un temps borné et très limité pour puiser dans le sol sa nutrition et les principes qui assurent sa propagation, on conçoit donc que le manque d'humidité puisse enrayer sérieusement le développement de cette plante.

M. Pereyra pense qu'il y aurait lieu à établir quelques expériences pour savoir quelle influence les vents chauds du sud exercent sur le blé indigène et sur les blés étrangers qu'on sèmerait comparative-ment dans des districts choisis de l'Égypte.

M. Schnepf regrette que M. Figari-Bey n'ait pas pu présenter lui-même à l'Assemblée les résultats de ses expériences ainsi que ses réflexions sur l'arrêt de développement du blé Egyptien; il aurait ainsi répondu lui-même à quelques-unes des objections que sa communication a dû naturellement soulever. Mais M. le Secrétaire croit devoir évoquer le souvenir des séances antérieures, dans lesquelles cette dernière question a été entamée par M. Grégoire qui vient de nous rappeler ce qu'il en pense; il lui semble que nos deux collègues ne diffèrent pas sous le rapport de l'agent médiateur qui présiderait à ce trouble de la végétation du blé Egyptien; pour l'un et pour l'autre, c'est le vent chaud et sec, qu'on appelle ici Khamsin, qui en serait la cause prochaine; et, suivant M. Grégoire, qui se contente d'un fait pratique qu'il a pu observer depuis un grand nombre d'années qu'il habite l'Égypte, il ne s'agit que de l'influence de ce vent, tandis que, pour M. Figari-Bey, c'est un des éléments hypothétiques et constitutifs de ce météore, l'électricité, qui causerait tout le mal. Mais, continue M. le Secrétaire, de ce que MM. Russeger et Pruner-Bey, dans leurs relations sur l'Égypte, assimilent le Khamsin à un orage, de ce qu'ils parlent de l'électricité libre répandue dans l'air calme, et de ce qu'ils admettent que, sous l'influence de ce vent, le fluide négatif devienne prédominant, tout cela, pour nous, n'est pas une raison suffisamment probante, pour qu'aujourd'hui nous puissions croire aux phénomènes électriques du Khamsin, sans même savoir quels sont les moyens dont se sont servis ces voyageurs. Ce

qu'il y a de certain, quant à l'électricité atmosphérique, c'est qu'on ne sait à quoi s'en tenir ; s'il est vrai qu'elle a été admise par beaucoup de physiciens, des autorités graves, après avoir interrogé des instruments plus précis, se sont élevées, dans ces derniers temps, contre l'existence de l'électricité dans l'air. Il serait donc prudent de se référer à d'autres expériences faites dans de meilleures conditions.

Quant à l'amélioration de la culture du blé en Égypte, M. le Secrétaire pense, d'après les résultats de ses propres expériences, que l'introduction des variétés étrangères ne conduirait qu'à d'amères déceptions, et qu'il vaudrait mieux s'appliquer à porter plus de soins à celles qui sont indigènes. Il serait si facile de mieux faire, dans un pays comme celui que nous habitons, et pour bien des raisons que M. le Secrétaire énumère sommairement.

M. Grégoire cite cependant des propriétaires qui ont introduit en Égypte des blés d'Europe, lesquels seraient cultivés avec succès depuis un certain nombre d'années, Il croit pouvoir s'engager à fournir à la Commission instituée à l'effet d'étudier tout ce qui concerne la culture du blé dans ce pays quelques échantillons de ces variétés ainsi acclimatées,

M. le Secrétaire, qui étudie avec soin tout ce qui se rapporte à cette question de la culture des blés en Égypte, sait que des essais ont été tentés et par des Français et par des Anglais, mais il sait aussi que personne jusqu'ici n'a encore réussi à acclimater dans ce pays une variété de blé étranger.

L'Assemblée prend acte de la déclaration de M. Grégoire, et elle l'invite à donner suite à sa promesse.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 5 heures 1/2.

SÉANCE DU 15 DÉCEMBRE 1861.

Présidence de M. DE CHAMBURE, Vice-Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

A propos de la question de la dégénérescence des blés égyptiens , traitée dans la dernière séance , M. de Chambure croit devoir rappeler à l'Assemblée qu'un de nos collègues , M. Ori , a prouvé , par des déductions tirées des analyses chimiques du limon du Nil et des terres de l'Égypte , que la silice entre dans une forte proportion dans le sol égyptien , et que cela peut être une des causes du peu de développement du blé dans la vallée du Nil. Il pense qu'une cause non moins puissante peut tenir à ce que dans ce pays on ne varie pas les semences comme cela se fait en Europe. On pourrait se demander , dit-il , si le blé égyptien n'a pas dégénéré , en effet , depuis que les Grecs et les Romains le considéraient comme un produit excellent , estimé et très-recherché , tandis qu'aujourd'hui nous avons appris à le classer , avec raison , parmi les plus mauvaises qualités.

M. d'Arnaud-Bey connaît assez le pays pour pouvoir assurer que le Fellah n'ensemence pas toujours la même variété de blé dans le même champ ; qu'on la change d'une province à l'autre ou d'un village à un autre village voisin. Mais , pour ce qui est des variétés étrangères , il ne les croit pas aptes à être acclimatées ; car , dit-il ,

elles se séchent trop vites ; leur chaume se durcit trop tôt pour que le fruit puisse parvenir à une maturité parfaite.

M. Schnepf croit devoir rappeler que notre collègue, M. Figary-Bey, ne s'était pas imposé la tâche difficile d'examiner toutes les influences qui sont capables d'arrêter le blé égyptien dans son développement, mais seulement celle toute spéciale que le Khamsin peut exercer sur cette céréale. Quant à la dégénérescence, suivant le temps, rien ne la justifie, nous ne pouvons décider si autrefois le blé égyptien était plus riche en gluten qu'aujourd'hui ; les analyses le déclarent le plus pauvre en principes azotés ; nous le voyons produire une farine qui donne un pain qui a une odeur et une saveur légère, quelque soin qu'on prenne à la fabrication de cet aliment ; nos souvenirs ne nous permettent guère d'affirmer que les anciens aient déjà trouvé ces causes d'infériorité dans le pain égyptien.

Cet incident étant déclaré épuisé, M. le Secrétaire dépouille la correspondance qui se compose :

D'une lettre de M. Espinassy-Bey qui nous adresse une série de numéros de la *Revue des Races latines* au nom de M. Clot-Bey, lequel en fait hommage à notre Bibliothèque. Remercîments ;

D'une lettre de M. Daniel Oglou, membre-correspondant ; qui nous adresse un exemplaire du journal d'Athènes, *Εφημερίς των φιλομαθων*, dans lequel il a consigné un rapport fort remarquable sur l'origine des Bohémiens. Remercîments ;

Des Annales du Commerce extérieur, du Journal Arabe de Beyrouth, de celui de l'*Isthme de Suez*, etc., etc.

La parole est donnée ensuite à M. le docteur Abbato, pour la lecture d'un travail sur les cas de rage qui se sont présentés en Égypte dans les dix dernières années. L'auteur rappelle, dans un court aperçu, l'opinion de ceux qui soutiennent que la rage spontanée est extrêmement rare en Égypte ; les cas qu'il aura à citer se rapportant à la rage communiquée, c'est, selon lui, le seul mode de propagation de la maladie dans les races canines et féline de ce pays. Quoiqu'il soit en Égypte depuis 20 ans environ

et qu'il ait parcouru non-seulement le Sud et la Thébaïde, mais encore la Nubie et une partie du Soudan, M. Abbate ne croit devoir envisager que les faits qui se sont produits pendant la dernière période décennale comprise entre 1854 et 1864, et qui sont au nombre de 4, pouvant être rapportés à des inoculations faites par animaux étrangers. Ces cas sont authentiques, certifiés par des praticiens dignes de foi et consignés dans les *Annales de l'Administration sanitaire* du pays.

Le premier fait s'est passé, en 1852, à l'Atfeh, village situé à une journée d'Alexandrie; il s'agit d'un garçon qui, se promenant avec sa mère, a été mordu par un chien qui est tué sur le champ. On l'a reconnu pour être arabe. Vingt neuf jours après cet accident le petit garçon présente tous les signes de la rage; il est conduit à Alexandrie où deux médecins compétents, M. le docteur Schreiber et M. le docteur Tarquarth l'ont soigné. Le chloroforme a été employé sans succès; le petit garçon est mort 72 heures après le premier accès.

M. Abbate a fait des recherches très-minutieuses, depuis lors, et il a découvert que le chien arabe qui a mordu le petit garçon avait été mordu lui-même par un chien européen qui appartenait à un ami de la maison et qui avait disparu quelques jours auparavant après avoir mordu encore d'autres chiens arabes. L'exactitude de ce fait a été confirmée par deux honorables témoins, et négociants européens qui habitaient l'Atfeh, à cette époque même.

Le deuxième cas se rapporte à un matelot grec, Basile Lipeti de Scarpantos, entré à l'hôpital grec d'Alexandrie, le 18 avril 1853, présentant les phénomènes les plus manifestes de la rage; il y est mort le 19. — Le docteur Abbate a donné des soins à ce malade avec deux médecins grecs.

Les recherches faites prouvent que ce matelot a été mordu par un chien enragé dans l'île de Scarpantos, sa patrie, où l'hydrophobie ne serait pas excessivement rare, 40 jours même avant son entrée en Egypte.

Le troisième fait est relatif à un Dalmate, cabaretier à Alexan-

drie, homme vigoureux et généralement bien portant, qui a présenté des signes non équivoques d'hydrophobie, le 12 août 1864, et qui est mort le 15 du même mois sans avoir jamais voulu remonter à la cause de sa maladie, cherchant à se persuader qu'il ne pouvait être malade.— Notre collègue lui a donné des soins avec un de ses confrères de la ville.

Cet individu possédait un petit chien qui, deux mois avant sa mort, aboyait continuellement, nuit et jour; il cherchait à mordre les passants, le cabaretier, las de l'entendre crier, le saisit d'une main et le fouette de l'autre; mais le petit animal le mord entre le pouce et l'index, avec une ténacité telle que pour le faire lâcher prise, le maître se voit forcé de lui couper le cou.

Les deux médecins qui ont donné des soins à ce Dalmate et qui ont constaté l'existence des traces de cicatrice de la plaie de la main, pensent que le chien, par sa petite taille, par sa robe de fond blanc tachetée de noir, et par ses oreilles s'éloignait complètement des chiens du pays.

Le quatrième cas vient de se présenter à l'hôpital arabe d'Alexandrie, ou a été reçu, le 24 novembre 1864, un fellah d'un aspect en apparence calme et tranquille, mais qui semblait, par quelques excentricités seulement, être menacé d'un accès de folie; les autres malades l'appelaient même le fou; les infirmiers cependant remarquèrent qu'il ne buvait pas et qu'il refusait obstinément de boire de l'eau. Les médecins de l'hôpital, réunis en consultation, reconnurent un cas d'hydrophobie, le malade dit qu'il a été mordu par un chien, et il leur montre les traces de cicatrice d'une morsure. Ils eurent vainement recours à la morphine; le malade mangeait et avalait des morceaux de glace sans la moindre résistance quoiqu'il refusât obstinément de prendre de l'eau. Le jour suivant la rage se montra dans toute sa fureur et le malade succomba.

L'information apprend que cet homme appartenait à la province de Behera; qu'il a été mordu, en effet, par un chien une trentaine de jours avant son entrée à l'hôpital d'Alexandrie; mais il est impossible de savoir si le chien enragé était indigène ou étranger. Tou-

tefois, à cette occasion, M. Abbate fait remarquer, avec beaucoup de raison, que cette province a fourni la presque généralité des cas d'hydrophobie observés en Égypte, soit avant 1851, soit depuis; que c'est précisément dans cette province que se rendent les européens qui vont à la chasse; de là un nouvel argument en faveur de l'opinion qu'il avance, sur l'excessive rareté de la rage parmi les chiens de l'Égypte, auxquels cette maladie est probablement toujours communiquée par des chiens européens.

Depuis son séjour en Égypte, M. Abbate n'a observé qu'un seul cas de rage dû à la race féline. Il a donné des soins, il y a une quinzaine d'années, avec trois de ses confrères de la ville, à un Maltais qui avait été mordu par un chat lequel, d'après les renseignements fournis par les parents et les amis, avait été apporté en Égypte par le malade qui a succombé en peu de jours.

Après avoir rappelé l'opinion des anciens sur l'existence de l'hydrophobie, notre savant collègue revient à l'Égypte, et il constate un silence complet à cet égard, dans la médecine Égyptienne; les hypogées de Benihasan, qui représentent des scènes de l'art vétérinaire chez les Égyptiens, ne retracent nulle scène se rapportant aux chiens. Prosper Alpin se contente de faire remarquer la rareté extrême de l'hydrophobie, observation qui est renouvelée par Larrey, Savary, Brown et Assalini. M. Clot-Bey se borne à une simple réflexion, car, dans une question aussi sérieuse, il se prononce de la manière suivante: « à aucune époque on n'observe l'hydrophobie sur les hommes et les animaux. » M. Pruner-Bey dit à peu-près de même, que la rage existe en Égypte comme en Algérie, qu'elle est rare, et qu'en 15 ans de séjour au Caire, il n'a vu qu'un seul cas. — Le même auteur cite, dans un autre endroit, un cas d'hydrophobie par suite de la morsure d'un chien européen, fait qui s'est passé à Rosette et qui a eu pour témoin un vétérinaire français.

Dans le tome XXI des *Schmid's Jahrbucher*, le professeur Hayn, de Vienne, dit que la rage ne s'était pas manifestée en Égypte depuis longtemps, quand, sous le règne de Mehemet-Ali, elle a reparu à la suite de certaines mesures hygiéniques.

L'auteur rappelle ensuite les différentes variétés des chiens qui vivent en Égypte, parmi lesquelles se distinguent surtout ceux d'Herment, par leur grande taille et leur férocité, et ceux de Salahyeh qui sont, au contraire, plus petits que ceux de la race ordinaire et qui ont le poil plutôt foncé et noir que fauve.

M. le docteur Abbate est donc conduit à penser que la rage spontanée est à peu-près inconnue en Égypte, et que les quelques cas extrêmement rares qu'il a pu relever pendant la dernière période décennale, qui sont les seuls authentiques, doivent être considérés comme ayant été communiqués par des chiens de provenance étrangère. Ceci le conduit à soutenir également la théorie la plus généralement admise sur l'étiologie de la maladie rabique, exposée par Brogiani de Pise, dès 1775, à savoir, la non satisfaction de l'instinct générique parmi les chiens qui vivent dans la domesticité, tandis qu'en Égypte, comme dans tous les pays de l'Orient, le chien jouit de toute sa liberté et ne trouve nul obstacle aux rapprochements sexuels. — A l'appui de cette causalité, contestée dans un travail de M. Boudin, lu récemment devant l'Académie de médecine de Paris, M. Abbate cite les nombreuses expériences du professeur Capello de Rome (1840), — et de M. Taffoli, savant chimiste de Bassano (1844), qui ont reproduit artificiellement la rage spontanée, et qui sont parvenus à pouvoir préciser le moment même du développement de la rage, sous l'influence d'érétismes vénériens entretenus chez des chiens qui étaient empêchés dans leurs rapprochements sexuels, tandis que d'autres sous leurs yeux l'accomplissaient. Ces expériences confirmatives de la théorie de Brogiani ont été confirmées depuis dans différentes écoles vétérinaires de Berlin, d'Alfort et de Milan; elles ont été reprises par Fossoli sous les yeux du prince Canino Bonaparte qui pense que l'absence de vésicules séminales chez les chiens joue un certain rôle dans la production spontanée du virus rabique.

Admettant donc que la grande perturbation des fonctions génériques des chiens amène des troubles dans les systèmes nervoso-sanguins et, par suite, des méningites cérébro-spinales, des altéra-

tions profondes qui retentissent dans tout l'organisme, principalement dans le système glandulaire, en modifiant l'action dynamique de la salive, M. Abbate est conduit à penser que les agents qui influent sur la sécrétion des glandes, tels que les mercuriaux, trouvent une indication logique contre la rage, ainsi que cela a été pratiqué avec avantage dans un cas d'hydrophobie en Angleterre.

M. le docteur Abbate termine la lecture de son travail en signalant les moyens prophylactiques de l'hydrophobie, qui se résument, pour les pays du Levant, par une espèce de zoophilie des habitants, lesquels vivent au milieu de véritables meutes de chiens sans les gêner en quoi que ce soit; quant aux peuples européens, la taxe sur les animaux lui semble être le moyen le plus efficace.

A propos de cette communication, M. le docteur Ogilvie rappelle brièvement le fait qui s'est présenté à l'hôpital d'Alexandrie, dans ces derniers temps, et que M. Abbate vient de citer dans son travail. Ce fait a donné lieu à des recherches faites, par les soins du service sanitaire, dans la province qu'habitait le malheureux qui a été mordu par un chien enragé; mais il a été impossible de retrouver la trace du chien et de savoir, par conséquent, s'il était de race arabe ou européenne; si la rage lui a été communiquée ou si elle était spontanée. M. Ogilvie ne croit pas devoir laisser passer sous silence cette particularité pathologique, que cet hydrophobe, qui avait la plus forte aversion pour l'eau, a cependant pu sucer des petits fragments de glace, même la veille de sa mort. Ce malade a succombé le deuxième jour de ses accès.

M. de Chambure croit devoir faire observer que les chiens européens vivent en Egypte à peu près comme les chiens arabes, et dans un assez grand état de liberté pour qu'on ne puisse guère voir là dedans des conditions d'existence bien différentes de celles des chiens arabes.

M. d'Arnaud-Bey a conservé le souvenir de deux chiens indigènes enragés, qu'il a vus dans le Sennaar, où le contact avec des chiens européens n'était pas possible, parce qu'il n'y avait là alors, à cette hauteur, aucune autre variété de chiens que ceux du pays même.

Mais M. d'Arnaud n'oserait décider si c'étaient des cas de rage spontanée ou acquise.

A l'appui de l'influence que la privation des rapports sexuels exerce sur le développement de la rage spontanée, M. Provin cite des faits qu'il a observés dans le département du Calvados, où l'on a l'habitude de châtrer les chiens. Une dame avait quatre chiens dont trois étaient coupés, celui qui ne l'était pas est devenu enragé et a mordu sa maîtresse qui est morte hydrophobe.

M. Schnepf rappelle que ses collègues, les médecins sanitaires que la France échelonne en Orient, ont été invités officiellement, il y a cinq ans environ, à faire connaître au département du commerce, d'où ils relèvent, les cas de rage que chacun d'eux a pu observer dans sa résidence et la circonscription. A cette occasion, M. le docteur Camescasse, de Smyrne, a pu constater que les quelques cas de rage qu'il a recueillis dans cette partie de l'Asie-Mineure se rapportent originellement à des chiens européens, lesquels l'ont transmise aux chiens indigènes, qu'il croit d'ailleurs peu aptes à la contracter spontanément. M. le professeur Tardieu, qui a été chargé de faire le rapport au Comité consultatif d'hygiène, d'après les faits transmis par les médecins sanitaires français, parle de quatre cas de rage observés en Egypte, en 1850, 1855, 1856 et 1857. Ce qui s'accorde peu avec les faits dont notre collègue, M. le docteur Abbate, vient de nous communiquer les observations détaillées, précises et authentiques, soutenant et le prouvant, d'ailleurs, par le témoignage de ses confrères, ainsi que par les relevés de l'administration sanitaire de l'Egypte, qu'il n'y a eu, depuis dix ans, que les seuls cas dont il vient de nous retracer l'histoire.

Quant à la rareté de l'hydrophobie parmi les chiens indigènes, ce qui est un fait reconnu et admis par tout le monde, tandis que cette affection se développerait, au contraire, parmi ceux d'une origine étrangère, M. Schnepf croit qu'il faut tenir compte, plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, du genre de vie, du régime alimentaire auquel sont soumis les uns et les autres. C'est à peine si les chiens arabes trouvent leurs moyens de subsistance, en errant au milieu de la

population pauvre et misérable de l'Égypte, tandis que les chiens étrangers vivent dans la domesticité, ayant une nourriture toujours abondante.

M. Abbate croit devoir rappeler de nouveau à ses collègues que la véracité et l'authenticité des quatre faits qui forment la base de son travail ont été constatées par ses confrères de la ville, qu'ils peuvent être vérifiés sur les registres de l'Intendance sanitaire et que ce sont là les seuls cas de rage connus en Égypte, depuis dix ans. Il regrette d'avoir à déclarer ici même que M. Tardieu a été induit en erreur. M. Abbate conclut donc que cette maladie est rare dans ce pays. En est-il de même dans le reste de l'Orient ? On le dit, en général, quoiqu'on cite des cas d'hydrophobie observés à Constantinople et en Algérie ; toutefois, dit M. Abbate, les auteurs qui en parlent oublient de relater, quant à ces faits, l'origine des chiens enragés. Il est heureux d'apprendre que les cas qu'il rapporte dans son mémoire confirment l'opinion émise antérieurement par M. Carnescasse, de Smyrne, et rappelée par M. Schnepf.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 5 heures 1/2.



SÉANCE DU 27 DÉCEMBRE 1861.

Présidence de M. DE CHAMBURE, Vice-Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance comprend :

Une lettre de M. Chabas qui, tout en accusant réception de son brevet de membre honoraire de l'Institut Égyptien, félicite notre collègue, M. Kabis, de sa découverte de plusieurs mots Coptes qui n'existent pas dans les vocabulaires, et il espère que ces sortes de trouvailles viendront faciliter l'interprétation des hiéroglyphes;

Une lettre accompagnant une note sur la topographie et le commerce de la Péninsule du Sennaar, par M. Figari-Bey;

Un grand nombre de publications; les *Annales médico-psychologique*, la *Pressa scientifique des Deux-Mondes*, une *Notice biographique sur M. Guys*, ancien Consul, homme de lettres et membre correspondant de l'Institut Égyptien; plusieurs fascicules sur les voies ferrées de l'Italie, des journaux: l'*Isthme de Suez*, la *Médecine contemporaine*, le *Journal Arabe de Beyrouth*, etc., etc.

M. de Chambure dépose sur le bureau un exemplaire de l'*Histoire de l'Astronomie du moyen-âge*, par Delambre, et en fait hommage à la bibliothèque de l'Institut Égyptien. — Remerciments.

A propos de la discussion entamée dans la dernière séance, par suite de la communication de M. Abbate sur la rage en Égypte, M. Grégoire demande la parole pour rappeler tout d'abord qu'étant dans

le pays depuis une vingtaine d'années, et vivant au milieu des villages plus souvent que dans les grands centres de population, il est frappé d'entendre parler de cas de rage depuis les cinq dernières années seulement, soutenant qu'avant cette époque il n'en était pas question, au moins dans les provinces qu'il habitait.

M. Grégoire a entendu parler de cas de rage dans quelques provinces, dans ces derniers temps, sans que pour cela il les ait pu observer soit de loin soit de près. N'osant pas en garantir l'authenticité, il se borne à appeler l'attention de ses collègues médecins sur la facilité avec laquelle peuvent s'accréditer ici des opinions erronées.

M. Abbate fait observer d'abord à ses collègues que M. Grégoire vient de faire allusion à des cas de rage qui se seraient présentés en Égypte, sans qu'il puisse cependant en certifier l'authenticité. M. Grégoire ne doit pas ignorer qu'il y a tant d'affections nerveuses, tant de maladies aiguës qui se terminent par la mort et avec des accès convulsifs, sans qu'elles appartiennent à la rage, dont les symptômes ne sont pas toujours également faciles à préciser, l'hydrophobie même pouvant manquer. M. Abbate, avant de composer son mémoire, s'est enquis auprès de l'administration sanitaire d'Égypte, et il déclare de nouveau que, dans les documents de l'Intendance, il n'existe pas un seul fait de rage confirmé et authentique depuis les dix dernières années autre que les quatre qu'il cite dans son travail. Quand à ceux invoqués par M. le professeur Tardieu, dans son rapport au Comité consultatif d'hygiène de France, M. Abbate prouve qu'il n'y a nulle trace dans les registres de l'Intendance sanitaire d'Égypte, ni des uns ni des autres, et il ne craint pas d'en appeler à l'autorité des médecins qui exercent dans ce pays depuis dix ans seulement pour confirmer l'exactitude de ce qu'il avance. Quant à l'origine des chiens enragés qui, dans la supposition gratuite de M. Grégoire, devaient avoir été de race égyptienne, M. Abbate le nie formellement; il s'est donné beaucoup de peine pour recueillir des observations précises et il a pu ainsi remonter toujours jusqu'au premier auteur. Aux conjectures de M. Grégoire il oppose des faits bien avérés, et il soutient que les chiens arabes ne contractent pas la

rage spontanée, que, quand ils deviennent hydrophobes c'est que la rage leur a été communiquée par des chiens européens.

M. le Secrétaire donne ensuite lecture de la note que M. Figari-Bey a adressé à l'Institut sous le titre : *Aperçu Topographique et Commercial de la grande péninsule du Sennaar des pays voisins et des fleuves qui les arrosent.*

« Le bassin Nubo-Soudanique comprend des régions très-étendues. Nous commençons par celles qui partent de la base des montagnes équatoriales et qui forment les cataractes que franchissent les eaux des grands lacs africains, chaînes de montagnes qui se portent du S. O. à l'E. S. E. et au S. E. et dont les derniers contreforts se perdent vers la côte de Zanzibar, sous le troisième degré de latitude nord. Le cours des eaux devient moins rapide, et il est entièrement calme sous la latitude de Gondokoro ; là elles ont acquis leur plus grande régularité ; c'est là aussi que les barques du Fleuve-Blanc ont leur dernière station.

« A partir de la région montagneuse de Gondokoro, en se dirigeant vers le nord, le pays s'abaisse sensiblement et s'élargit ; les rives du fleuve deviennent plates et des courants secondaires, qui descendent des montagnes Soudaniques, l'enrichissent. Du S.-O. viennent l'Atur et le Djour, dont le confluent se jette dans le Bahr-Keilak, et du S.-E. coule le Sobata qui verse ses eaux directement dans le Bahr-Abiat. Ces rivières secondaires sont elles-mêmes navigables pendant les hautes eaux, quoique toujours couvertes de végétations représentées par de gigantesques graminées, telles que le bambou, le jonc et autres plantes aquatiques qui entravent souvent le libre passage des barques. En remontant le cours de ce fleuve on traverse des régions plates, habitées par des tribus nombreuses de nègres, plus ou moins sauvages, qui sont tout prêts à recevoir nos attaques à coup de flèches. Mais si, au contraire, vous respectez leurs usages et ne les contrariez en rien, vous pouvez librement parcourir leur pays, et même en recevoir des services moyennant une faible rétribution. — En outre, la tribu des Djour est une des plus industrieuses, puisqu'elle exploite des mines de fer dont elle

tire des lames, des traits, des couteaux et d'autres instruments servant à leurs usages.

» En suivant le cours du Fleuve-Blanc on traverse le pays des Schillouk ; on passe devant les îles du même nom et on laisse bientôt derrière soi le bassin Soudaniqu pour entrer en pleine Nubie dont il arrose la partie centrale plus ou moins tortueusement. Ce dernier pays est plus ou moins monotone : c'est là que s'offrent des groupes de montagnes et des collines formées de roches talcoschisteuses, parmi lesquelles se distingue l'Ornebleude avec ses modifications. — A l'occident des îles de Schillouk on voit le district de Takale, et à l'Orient, celui de Foungi, qui comprend toute la péninsule du Sennaar, ainsi que la province de Fassoglo, avec les mines d'or et le cours du fleuve-Bleu (Bahr-Azrak), lequel, en partant des montagnes de l'Abyssinie, et, en descendant vers le nord, contourne toute la rive orientale de la péninsule du Sennaar ; arrivé au sommet nord de la péninsule il confond ses eaux bourbeuses avec les eaux limpides du fleuve-Blanc et de là se forme le Nil. Ce fleuve reçoit, comme dernier tribut, l'Albara ou l'Astbara, à la hauteur de la ville de Schendy ; puis il cotoie la limite occidentale du désert Bohionda, garni de maigres forêts d'accacias et franchit les dernières cataractes de la basse Nubie.

« Le Nil arrivé au détroit de Gebel Selselet prend possession de la vallée de son nom, formée d'alluvions, d'argile, de sable et de mica que ses eaux ont tenu en suspension et emporté des plus hautes régions du Soudan et de l'Abyssinie. Le bassin Nubo-Soudaniqu, dont nous essayons de donner un aperçu, comprend, à partir de son origine jusqu'à Berbert Dongola, près de 46° de latitude nord et, en moyenne, 4° de longitude orientale, non compris la région du Kordofan, laquelle, étant trop éloignée du fleuve-Blanc forme une des grandes oasis du fameux désert Libyque. Cette oasis est entourée de montagnes et elle n'a d'autre eau que celle des pluies et de quelques puits creusés dans le sable quarzeux et le Keuper.

« Sous le rapport de l'agriculture, la région du Kordofan ne présente d'autre importance que celle de ses vastes forêts, — en-

suite elle est riche en minéral de fer, (du grès mélangé de fer en assez forte proportion). Mais, comme elle forme la frontière du Darfour, elle a une garnison militaire qui active le commerce de vivres. Obeida est la capitale du Kordofan et, par conséquent, le centre de la Nubie occidentale. C'est là que se réunissent les caravanes de toute l'Afrique centrale qui se rendent en Égypte, en Arabie et surtout celles qui vont à la Mekke.

« La ville de Kharffoum, située sur l'angle nord de la péninsule du Foungi est la capitale du Sennâr, où se concentrent tous les trafics et le commerce du fleuve Blanc et du fleuve Bleu, ainsi que celui des régions occidentales de l'Abyssinie.

« Berber est une ville assez élevée sur le bord du Nil et non loin du grand désert de l'Atmour d'Abouhamet; par sa position, cette ville jouit d'un excellent climat; il y a des points qui, quoique bien chauds en été, sont cependant toujours rafraîchis par les vents qui y règnent.

« A mon avis, Berber, par sa position géographique, est un des pays de la Nubie qui peuvent le plus espérer un bel avenir commercial. Ce point met directement en communication l'intérieur de l'Afrique avec l'Éritrée ou Mer Rouge, à l'aide d'une bonne route de huit journées de marche par la caravane ordinaire. On trouve sur la route une abondance d'eau potable chaque deux jours. Cette route ne présente pas beaucoup de difficultés et elle va déboucher au port de Souakin. Quand sera achevée l'œuvre de canalisation de l'Isthme de Suez, le port de Souakin, agrandi et réparé, deviendra un des plus fréquentés parmi tous ceux qui se trouvent dans le golfe Arabique. »

« Les caravanes de l'intérieur du Soudan, de Tombouctou, du Darfour, du Kordofan et du Sennaar se réuniront à Berber, comme dans un entrepôt, pour suivre la voie qui conduit au port de l'Afrique centrale; c'est là que les navires embarqueront les riches marchandises pour l'Europe et *vice-versa*.

« Ce sera par l'augmentation du commerce toujours croissant par suite du libre échange des marchandises que les populations noires

de l'intérieur de l'Afrique acquerront sensiblement le peu de civilisation qu'il leur faut pour les familiariser avec les étrangers et les décider aux voyages dans les contrées colonisées. Cet échange facilitera également l'émigration de nos populations dans ces régions presque inconnues jusqu'à ce jour aux Européens. Le pays Nubo-Soudanique est encore vierge quoiqu'il soit riche en ressources naturelles ; l'habitant de la vallée égyptienne ne l'a même presque pas exploité et l'Européen n'a jamais cherché à y pénétrer. »

« L'industrie agricole, avec toutes ses dérivations et dépendances, est la première, la seule qui puisse rompre l'état d'inertie et d'oisiveté qui caractérise les populations noires : celles-ci se trouvent éloignées même de toute communication avec les Egyptiens. L'agriculture bien réglée, établie sur une grande échelle, est le seul moyen d'améliorer les conditions climatologiques de ce grand pays sujet aux maladies qu'engendrent les marais des régions tropicales. »

« Le noir, qui vit dans l'intérieur comme une brute ou un sauvage, ne sort pas des limites de son district ou de sa Tribu ; nul besoin ne le pousse hors de chez lui, si ce n'est celui de rechercher des végétaux crus dont il se nourrit ; il ne manque cependant pas d'un certain bon sens et d'un certain degré d'aptitude au travail ; le jugement même ne lui fait pas complètement défaut. C'est son isolement qui l'a conservé jusqu'à ce jour tel qu'il était dans les temps passés. Je dirais, en outre, que le noir, dans son état d'ignorance, jouit par instinct d'un sentiment religieux ; il croit à l'existence de deux principes divins : celui du *bien* et celui du *mal*. C'est à ce dernier, au Dieu du mal qu'il fait des offrandes et des sacrifices pour échapper à sa colère. Du reste, le noir est d'un caractère tranquille et paisible ; il connaît la dignité de lui-même, c'est pourquoi il soutient et défend son indépendance à toute outrance ; mais, dès que le sort l'abandonne il est vaincu ; il devient résigné et très-soumis à tout oppresseur. Si là son moral se trouve trop froissé, il tombe dans l'hypocondrie et bien souvent il se suicide, s'asphyxie ou s'étrangle. Je pense que le noir, si on l'entourait de certaines connaissances,

pourrait facilement acquérir des rudiments de la civilisation de l'homme blanc ; si le noir recevait des bienfaits de l'agriculture ; si, avec peu de travail, il pouvait obtenir de ses champs fertiles des récoltes abondantes, de vastes pâturages pour augmenter ses troupeaux et ses bestiaux, son alimentation deviendrait meilleure, outre cela il aurait de la laine et du coton d'où il formerait des tissus pour couvrir la nudité de son corps ; il apprendrait à tirer du lait de ses brebis et la partie grasse, le beurre, servirait mieux à assaisonner ses aliments ; il pourrait utiliser l'énorme quantité de bois qui forment ses immenses forêts, fabriquer des meubles, des harnais, des ustensiles agricoles, etc. ; bien plus, il apprendrait à disposer de son temps, à apprécier les produits de son sol, et il deviendrait naturellement industriel ; il ferait le trafic de sa tribu avec les autres ; puis, en acquérant plus de confiance, il s'approcherait des grands centres de commerce pour faire les échanges de ses denrées contre des produits manufacturés de l'Europe qui augmenteraient son luxe. »

« Parmi les nouveaux moyens agricoles, dans le pays du Soudan, on doit compter l'augmentation de la culture des céréales, de la canne à sucre, avec ses usines, de l'Indigo et des Indigotières, du coton, etc., etc.

« Suivant M. Figari-Bey, on pourrait aussi expérimenter l'acclimatation du caféier, même le sarment de la vigne devrait prospérer dans la péninsule de Meroé et dans la région du Cordofan. Après cela, l'eau y étant en abondance et ayant la pente nécessaire, on pourrait y introduire aussi la culture du riz. Mais, pour atteindre tant et de si grands résultats, il faudrait des travaux considérables qu'il s'agirait d'exécuter peu à peu ; il faudrait commencer par creuser des canaux navigables, construire des voies de communication d'une tribu à l'autre, lesquelles ordinairement sont séparées par de grands marais, donner de l'écoulement aux eaux et mettre les terrains à niveau partout où il serait convenable. Le pays ne manque pas de bois qui renferment de bons et beaux arbres, lesquels pourraient servir pour les usages domestiques et même pour l'industrie.

« Ce qui précède étant admis, dit M. Figari-Bey, en terminant, je crois qu'il en découle que le pays *Nubo-Soudanique* pourrait devenir pour l'Égypte ce que (toute proportion gardée) les Indes-Orientales sont pour l'Angleterre ! »

Après cette lecture, M. le marquis Antinori, ancien collaborateur de S. A. le prince Canino, présent à la séance, nous informe qu'il est arrivé, depuis peu, d'un voyage de 28 mois, sur le fleuve Blanc et ses affluents principaux, notamment le Bahr-el-Chasal, que peu de voyageurs ont encore exploré jusqu'à ce jour.

M. le Président invite M. le Marquis à vouloir bien faire part à l'Assemblée de quelques faits qu'il a pu constater dans son voyage.

M. d'Antinori, ornithologiste distingué, a quitté les voies frayées au niveau du 6^e degré ; puis, pénétrant dans le désert, il s'est rapproché au moins de deux degrés de plus encore vers l'Équateur, en se portant tantôt vers le sud-est, sur le Sobat, tantôt vers les régions centrales de l'Afrique, en suivant le cours du Keilak, explorant successivement le pays des Fertit, des Djur et d'autres tribus de noirs sauvages au milieu desquelles il a vécu longtemps. M. le Marquis ne partage pas toutes les espérances que M. Figari-Bey conçoit sur l'avenir commercial des pays dont ce savant vient de parler. Il n'a pas pu pénétrer chez les Gniam-Gniam ou Makarak, qui passent pour être antropophages. Ce qu'il a appris sur cette tribu, il le doit aux Djur et aux Wokil, leurs voisins les plus proches, chez lesquels il a été bien accueilli et où il a séjourné plusieurs mois. Dans ces pays de sauvages, dit-il, tous les Européens sont confondus avec les Musulmans et fort mal accueillis ; aussi l'autorité turque n'existe-t-elle, et encore très-faiblement, que vers le littoral de la mer Rouge ; quant à celle du Vice-Roi d'Égypte, elle disparaît à l'horizon même de Charthoum. Ce n'est donc qu'avec de grandes précautions qu'il faut s'avancer sur les affluents du Bahr-Abiat ; ce n'est qu'en vivant longtemps au milieu de ces tribus qu'on peu gagner un peu leur confiance, et en obtenir des renseignements sur leurs mœurs et sur celles de leurs voisins.

C'est ainsi que M. le Marquis a appris à connaître la tribu des

Gniam-Gniam qu'il place au N.O. de l'Equateur, entre le troisième et le quatrième degré au S.O. du fleuve Blanc, sur les confins du pays des Fertit, séparés des Dor, au N.E., par un torrent qu'on appelle Bar. D'après les renseignements obtenus par M. Antinori, cette tribu serait divisée en trois familles; celle des Belanda-Gniam-Gniam; celle des Banda-Gniam-Gniam, noires toutes les deux; la troisième est celle des Gniam-Gniam blancs et bronzés, portant une longue chevelure et une longue barbe. — La première famille de cette race a une stature moyenne, des formes régulières, les cheveux laineux, l'angle facial un peu aigu, les lèvres grosses, mais pas d'une manière excessive. Les habitudes de cette race sont paisibles quoique la tribu soit en même temps guerrière, car le pays qu'elle habite est quelque peu montueux et il abonde en forêts habitées par des troupes d'éléphants. Aussi la chasse de ce grand quadrupède fait-elle la principale occupation de ces sauvages.

L'ivoire devient le partage exclusif des chefs, qui, sous le nom de sultans, conduisent ces tribus. Les hommes jeunes et vigoureux qui sont contraints de se livrer à la chasse de ces animaux n'en retirent d'autre profit que la chair de la bête abattue. Ces hommes vont toujours armés de lances lesquelles sont terminées en langue de serpent et formées de joncs colorés en noir, avec quelques ornements. Une corde de peau d'hippopotame revêtue de cuivre leur ceint les flancs, et à celle-ci est appendu un gros couteau dans un fourreau de cuir et une grande gourde assez élégante qui renferme un corps gras. Les hommes, aussi bien que les femmes, couvrent leurs parties sexuelles de quelques chiffons ou de feuilles d'arbre, en forme de queue qu'on renouvelle tous les matins. Les hommes de cette tribu sont initiés au travail du cuivre et du fer, métaux qu'ils trouvent dans leurs terres; ils s'industrient également à travailler le bois et l'ivoire. Parmi les divers instruments ou ustensiles qu'ils font eux-mêmes, il y a une espèce de guitare à cinq cordes, assez gracieuse, ayant un manche qui supporte une tête de femme en bois ciselé. Le magnifique arbre Duleb est très commun dans ces pays, ainsi que le Ficus-elastica, le Sycomore, le Babanus (qu'on ne doit pas con-

fondre avec la plante d'Amérique qui fournit l'ébène), la *Sterculia* aux feuilles de platane, plusieurs espèces de *Capie*, des *Accacias* et le Bambou, ou canne massive, qui y atteint un diamètre de quatre centimètres, ou de deux pouces.

Les Banda Gniam-Gniam, formant la seconde variété, habitent un pays stérile, n'ayant nulle sorte de végétation et étant plus montueux que celui où s'est fixé la première espèce. D'après ce que me disait un Barberin, chasseur d'éléphants qui, continue M. le Marquis, une année auparavant, avait été forcé de traverser leur pays avec trente hommes, cette tribu est tellement misérable qu'il eût de la peine à y trouver de quoi manger pendant les six jours qu'a duré la traversée. Le Doura, que les indigènes sèment en très-petite quantité, y est de mauvaise qualité, et on ne peut pas en faire du pain parce qu'il est trop amer. Les noirs mêmes ne s'en servent que pour faire de la Merrissa (1). Les quadrupèdes y sont rares ; il y a peu d'oiseaux, point de poissons, de sorte que ces malheureux sauvages sont contraints de s'alimenter de reptiles, de souris, de locustes, de scarabées, de fourmis, etc. si, par hasard, un vautour, par sa présence, leur indique dans les environs quelque cadavre, ils tâchent d'attraper l'oiseau lui-même pour le manger ainsi que le cadavre. Ils font la chasse aux singes qui viennent du côté de l'équateur. Ils recherchent la chair de ces quadrumanes avec une grande avidité ; c'est probablement quelque voyageur qui a vu, par hasard, cuire ou rôtir de ces bêtes, qui a fait à ces malheureuses peuplades la terrible réputation de manger la chair humaine. Il est de fait que les Banda Gniam-Gniam ont été considérés comme des Anthropophages, avec une apparence de vérité d'autant plus grande que leur figure, les protubérances saillantes de leur crâne, leurs grosses machoires leur donne un aspect de férocité stupide et les rapproche beaucoup des singes eux-mêmes. Je dois ajouter que, je ne sais par qu'elle étrange anomalie de la nature, il n'est pas difficile de trouver parmi eux des individus qui ont le coccyx moins courbé en avant, ou plus relevé en arrière, de sorte que, revêtue de muscles et de peau, cette extrémité inférieure

(1) Merrissa boisson fermentée qu'on peut comparer à la bière.

de la colonne vertébrale forme une espèce de rudiment de queue qui fait une saillie parfois d'un pouce.

Je dois vous déclarer, Messieurs, ajoute M. d'Antinori, qu'il a été en mon pouvoir d'examiner quelques individus de cette race que j'ai vus parmi les Djur et avec des marchands d'ivoire; que j'ai été témoins de leurs instincts sauvages, qui allaient jusqu'au point de leur faire manger des souris vivantes et des singes que j'avais tués moi-même; qu'ils dévoraient ces animaux après les avoir fait rôtir sur un feu ardent; ils en mangeaient, et la peau carbonisée, et les poils, et les intestins, et les excréments, tout, sans distinction; cependant, dit le voyageur, je n'oserais pas soutenir que les Banda-gniam-gniam sont anthropophages. Le seul individu que j'aie vu avec un rudiment de queue, c'est à Constantinople, dans l'hiver de 1854, chez un marchand d'esclaves, en présence d'autres personnes, qui ont constaté cette particularité comme moi-même, dit M. le Marquis. Mais, que ce soit une simple anomalie ou une étrange bizarrerie de la nature, cette espèce de queue, que présentent quelques individus (et on pourrait se demander pourquoi ce fait ne se rencontre que dans cette race et non pas dans une autre), est tellement reconnue par les Arabes et par les Turcs, que, sur les principaux marchés d'esclaves, les riches et les spéculateurs ont bien garde de les acheter; les femmes surtout ont la renommée de dévorer dans leur colère les petits enfants qu'on leur confie. De telles croyances, Messieurs, continue M. d'Antinori, ont toujours une origine plus ou moins erronée; elles peuvent être enfantées aussi par des préjugés; d'ailleurs, il n'est pas absolument impossible que des sauvages, envers lesquels la nature a déjà été si avare, ne soient contraints par la faim ou poussés par des instincts brutaux à dévorer aussi des hommes.

La troisième variété est formée des Gniam-Gniam blancs qui ont de longs cheveux est une longue barbe; ils sont plus avancés vers l'équateur et les tribus du Fertit. Quoique cette espèce, par sa position géographique, soit comprise parmi la tribu des Gniam-Gniam, il semble cependant, d'après M. le marquis Antinori, qu'elle

ne doit pas avoir avec les deux premières variétés une origine commune ; et, si, à l'avenir, on peut faire des études ethnologiques sérieuses, on trouvera probablement que ce doute passera à l'état de certitude. Les Gniam-Gniam blancs sont des hommes de grandes stature, ayant le teint bronzé, des formes régulières, des cheveux et une barbe très-longue et de couleur rougeâtre ; ils couvrent en partie la nudité de leur corps avec des tissus de coton qu'ils reçoivent en échange de leur ivoire et de leur cuivre, des Fellabs ou des marchands arabes. On assure que ce sont les plus intelligents et les plus industriels parmi les Gniam-Gniam comme aussi les plus vaillants. Ils sont gouvernés par un sultan qu'ils élisent eux-mêmes ; sa mort devient la cause d'une véritable hécatombe ; la famille, les parents les plus proches sont tués et ensevelis avec lui. Lorsque le sultan sort de sa zéribé il est toujours escorté d'une centaine d'hommes armés de lances et d'écussons en forme de bouclier. Le sultan a droit de vie et de mort ; il décide de la guerre et de la paix. Tous les ans, à l'époque des récoltes en novembre et en décembre, cette tribu fait des excursions en masse dans les villages du Fertit où elle se livre à un véritable pillage. Celui qui oserait lui faire résistance serait impitoyablement tué ou mutilé. Les malheureux habitants du Fertit, à l'approche de ces ennemis, qui s'avançant au son du Nuggara (1) et des trompettes, fuient en poussant devant eux leurs femmes et leurs enfants.

C'est là, Messieurs, dit M. le marquis Antinori, tout ce que j'ai pu apprendre sur cette vaste tribu des Gniam-Gniam ; j'espère que d'autres plus heureux que moi, parviendront à visiter et à décrire ces pays ainsi que ces peuplades qui restent encore inconnues à la savante Europe et que les géographes eux-mêmes ne connaissent que de nom.

M. le Président remercie au nom de l'Assemblée M. le marquis Antinori de son importante communication.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 6 heures.

(1) Nuggara espèce de tambour formé d'un tronc d'arbre et couvert d'une peau tendue avec des ficelles, ou même de la peau.

SOMMAIRE.

	Pages.
Avant-propos.....	5
SÉANCE DU 14 JUIN 1861.....	11
Projet de fondation d'un cours de langue Copte. — Séquestre volumineux d'os nécrosés chez de syphilitiques. — Communication sur les fièvres typhiques et l'apparition du typhus exanthématique en Égypte..	
SÉANCE DU 28 JUIN 1861.....	15
Des produits que l'Égypte pourrait envoyer, à l'exposition de Londres et du concours généreux de l'Institut Égyptien. — Des missions à ce sujet. — Suite du projet relatif à la fondation du cours de langue Copte.	
SÉANCE DU 12 JUILLET 1861.....	25
De l'état actuel de la race chevaline en Égypte. — Souscription de l'Institut Égyptien en faveur de l'érection d'une statue à la mémoire de Daubenton. — Suite de communication sur les fièvres typhiques et l'apparition du typhus exanthématique en Égypte. — Mise à la disposition du gouvernement Égyptien des ouvrages classiques que renferme la nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie.	
SÉANCE DU 26 JUILLET 1861.....	29
Description physique et analyse chimique d'un grès flexible. — De la coloration verte des eaux du Nil. — De l'ophtalmie d'Égypte et de sa prétendue spécificité. — Discussion relative à cette maladie.	
SÉANCE DU 9 AOUT 1861.....	37
Des essais de culture d'opium à faire dans la Thébaïde. — Recherches physiques et microscopiques sur la coloration verte des eaux du Nil au commencement de la crue de ce fleuve. — Discussion à ce sujet. Tableau reproduisant des scènes et des mœurs orientales.	

SÉANCE DU 20 SEPTEMBRE 1861.....	45
Décision prise au sujet de la publication de notre premier volume des Mémoires. — Communication d'un Mémoire qui a pour titre : <i>Monument biographique de Brakenkouson , grand prêtre d'Ammon et architecte principal de Thèbes contemporain de Moïse</i>, conservé à la glyptothèque de Munich. — De la prétendue longévité des anciens Égyptiens.	
SÉANCE DU 18 OCTOBRE 1861.....	49
État actuel des populations égyptiennes.—Des désastres et des bienfaits des inondations du Nil. — Inondation de l'année 1861.	
SÉANCE DU 15 NOVEMBRE 1861.....	87
Réponse de M. Tischendorf à M. Kabis, au sujet d'un manuscrit copte. — Mémoire qui a pour titre : <i>De la culture du coton en Égypte , état actuel , avenir</i>. — Présentation d'un calcul urinaire de forme particulière.	
SÉANCE DU 30 NOVEMBRE 1861.....	63
Expériences nouvelles relatives à la faculté germinatives des blés de momies, de graines d'orge trouvées dans des sarcophages égyptiens. — Des causes de l'arrêt de développement du blé égyptien. — Influence fâcheuse des vents chauds et secs du désert. — De l'état électrique de ces vents.—Dégénération des blés étrangers en Égypte.	
SÉANCE DU 15 DÉCEMBRE 1861.....	73
Discussions sur la dégénération des blés égyptiens. — Statistique des cas de rage qui se sont présentés en Égypte dans la période décennale comprise entre 1851 et 1861. — De la rareté excessive de la rage en Égypte. — La rage canine serait emportée dans ce pays par les chiens de race étrangère. — Discussion relative.	
SÉANCE DU 27 DÉCEMBRE 1861	83
Suite de la discussion sur la rage en Égypte. — En 40 ans , il n'y a eu que 4 cas ; ceux invoqués dans un rapport adressé au Comité consultatif d'hygiène à Paris , ne figurent pas dans la Statistique d'Égypte. — Aperçu topographique et commercial de la grande Péninsule du Sennar. — Relation de voyage sur le fleuve Blanc, le Bahr-el-Chasal , le Sobatat et le Keilack, notice sur les trois variétés de la Tribu des <i>Gniam-Gniam</i>	



*Messieurs les Membres honoraires et correspondants de
l'Institut Égyptien, qui veulent bien concourir à la formation
de la nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie, sont priés de nous
envoyer leurs œuvres ou publications par l'entremise de notre
libraire, M. LECLERC, 14, rue de l'École de Médecine, à Paris.*

26
13

